NUMÉRO 102 8 MARS 1952

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

nois U Library

Ce Supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Marie-Blanche.

Le Maire. Marie-Blanche.

Le Maire. Odile. Simon.

1 *Marie-Blanche s'assied avec le panier pré de la fenêtre.* (ACTE I.)

2 MARIE-BLANCHE. — *Les pierres roses, toute roses, le long de la falaise...* (ACTE II.)

3 SIMON. — *Justement qu'on en causait, quan tu es entré.* (ACTE II.)

4 ROSINE. — *Tout est difficile, Pierre... Ce qu tu fais est très difficile.* (ACTE II.)

5 MARIE-BLANCHE. — *Y a jamais eu de fê comme ça ici...* (ACTE III.)

Pierre. Rosine.

Odile. Marie-Blanche. Rosine.

NOTRE-DAME D'EN HAUT

Pièce en 5 actes
de JEAN-JACQUES BERNARD

Créée au Théâtre Municipal de Strasbourg le 5 Février 1951, dans une mise en scène d'ANTOINE BOURDON, cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris au Théâtre du Vieux-Colombier le 14 Février 1952, dans une mise en scène de ANNET BADEL, un décor et des costumes de FRANCINE GALLIARD-RISLER.

Tous droits réservés pour tous pays. y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1952 by Jean-Jacques BERNARD.

Supplément au N° 334 de « France-Illustration-Le Monde Illustré ».

PERSONNAGES :

Marie-Blanche..... *Madeleine OZERAY*

Pierre..... *Louis ARBESSIER*

Simon..... *Pierre LEPROUX*

Odile..... *Cécile DYLMA*

Le Maire..... *Emile DARS*

Le Curé..... *Jean d'YD*

Rosine..... *Denise BOSC*

★

Décor unique : la maison de Simon GARREC

ACTE PREMIER

Une maison de pêcheurs : la salle commune, avec la grande table et le fourneau. Large fenêtre donnant en plein ciel. Une porte sur le dehors, une autre sur l'intérieur. Une fille de vingt ans, un foulard sur la tête, est en train de balayer. On frappe à la porte extérieure. Elle va ouvrir, sans lâcher son balai. Dans la porte paraît un homme d'une quarantaine d'années, une valise à la main.

L'HOMME. — M. Simon Garrec ?

LA FILLE, *un peu sauvage, un peu réservée.* — C'est là.

L'HOMME. — Il est sorti ?

LA FILLE. — Oui.

L'HOMME. — Il va rentrer bientôt ?

LA FILLE. — Je sais pas.

L'HOMME. — Il n'y a personne ?

LA FILLE. — Y a moi...

L'HOMME. — Vous êtes... qui ?

LA FILLE. — Leur cousine.

L'HOMME. — Vous ne savez pas si on m'attend ?

LA FILLE. — Qui vous êtes ?

L'HOMME. — Pierre Mathieu !

LA FILLE, *laissant tomber son balai.* — C'est vous !

PIERRE, *souriant.* — Eh bien... *(Elle le regarde sans parler, comme un phénomène.)*... Ça vous étonne ?

LA FILLE, *secouant sa surprise.* — On vous attendait que demain.

PIERRE. — C'est bien ce que je craignais : on n'a pas reçu ma seconde lettre.

LA FILLE. — Votre chambre qu'est point faite !

PIERRE. — Ça ne fait rien : j'attendrai.

LA FILLE. — Et Simon qu'est sorti !... Odile aussi !

PIERRE. — Odile ?

LA FILLE. — Ma cousine...

PIERRE. — Et vous ?

LA FILLE. — Moi ?

PIERRE. — Votre nom ?

LA FILLE. — Marie-Blanche.

PIERRE. — C'est joli.

MARIE-BLANCHE. — Vous n'avez peut-être point déjeuné ?

PIERRE. — Je ne suis pas pressé.

MARIE-BLANCHE. — Je vas vous faire chauffer du café.

PIERRE. — Mais...

MARIE-BLANCHE, *allant au fourneau.* — C'est rien : y en a là... Asseyez-vous donc... Puis après j'irai préparer votre chambre... Mais vous êtes seul ? Votre dame ?

PIERRE. — Justement, c'est ce que j'expliquais aussi... Ma femme viendra dans une quinzaine, si je dois rester.

MARIE-BLANCHE. — Pourquoi que vous resteriez point ?

PIERRE. — Tout dépend des travaux... S'ils sont possibles... Quand on pourra commencer...

MARIE-BLANCHE. — Bien sûr que c'est possible...

PIERRE. — Vous vous y connaissez ?

MARIE-BLANCHE. — Vous l'aimez chaud, le café ?

PIERRE. — Oui, bien chaud.

MARIE-BLANCHE. — Bon, ça va... L'était encore tiède... Et vous voulez manger, p't-être ?

PIERRE. — Un peu.

MARIE-BLANCHE, *mettant du pain sur la table.* — Vous devez avoir faim. C'est long, le voyage...

PIERRE. — Une nuit ! J'ai quitté Paris hier soir.

MARIE-BLANCHE. — Autrefois, c'était quinze jours...

PIERRE. — Autrefois ?

MARIE-BLANCHE, *avec un geste vague.* — Oh ! y a longtemps... *(Prenant la cafetière :)* Je vous sers ?

PIERRE. — Oui, merci...

MARIE-BLANCHE, *le servant.* — Le plus fatigant, c'est le car en arrivant, puis la traversée pour venir ici...

PIERRE. — Ah ! C'est l'inconvénient de toutes les îles.

MARIE-BLANCHE. — La nôtre, c'est plus difficile...

PIERRE. — Est-ce qu'il y a des jours où on ne passe pas ?

MARIE-BLANCHE. — Oh ! les très gros temps... Quoiqu'à vrai dire pour passer on passe toujours : c'est l'accostage qu'est dangereux.

PIERRE. — Aujourd'hui, c'est un lac.

MARIE-BLANCHE. — C'est morte eau.

PIERRE, *prenant un morceau de pain.* — Vous permettez ?

MARIE-BLANCHE. — Mangez donc...

PIERRE, *mangeant, puis après un temps.* — Vous habitez ici ?

MARIE-BLANCHE. — Oui...

Elle ne paraît pas disposée aux confidences. Tout en mangeant, il la regarde du coin de l'œil.

PIERRE, *après un nouveau temps.* — Vous êtes née ici ?

MARIE-BLANCHE. — Oui...

Silence.

PIERRE. — Vos parents sont d'ici ?

MARIE-BLANCHE. — Ils sont morts...

PIERRE. — Excusez...

MARIE-BLANCHE. — Ça n'y fait rien...

Silence. Pierre mange.

PIERRE. — Il y a longtemps ?

MARIE-BLANCHE. — Dans le bombardement...

PIERRE. — Oh !

MARIE-BLANCHE. — Le seul qu'on a eu dans toute la guerre... Les avions ont pris l'île pour la côte où y avait une base de sous-marins...

PIERRE. — Je savais... Ça a coûté cher...

MARIE-BLANCHE. — Pensez... Deux cents personnes... Trente maisons... Et l'église Notre-Dame... que vous venez pour reconstruire.

PIERRE. — Si je peux...

MARIE-BLANCHE. — Pourquoi que vous pourriez pas ?

PIERRE. — C'est justement ce que je viens voir...

MARIE-BLANCHE. — On l'a bien construite.

PIERRE. — C'est vrai...

MARIE-BLANCHE. — Une seule bombe qu'est tombée sur la voûte... L'incendie s'est mis tout de suite... On n'a rien sauvé... Vous verrez : quatre murs noirs... *(Montrant la fenêtre :)* On l'aperçoit d'ici...

PIERRE, *se levant et allant à la fenêtre.* — Oh !... c'est vertigineux... Un piton... Monter une église là-haut...

Il demeure rêveur.

MARIE-BLANCHE. — C'est justement...

PIERRE, *à la fenêtre.* — ... Un joyau du XIII[e]... Qui avait défié les siècles... En une nuit... Anéanti.

MARIE-BLANCHE, *calme.* — Vous la reconstruirez...

PIERRE, *se retournant et la regardant avec curiosité.* — On voit bien que vous n'êtes pas architecte.

MARIE-BLANCHE. — Mon père était le sacristain.

PIERRE. — Le... De l'église Notre-Dame ?

MARIE-BLANCHE. — Il n'y en avait pas d'autre...

PIERRE. — Et l'on montait... là-haut...

MARIE-BLANCHE. — On avait l'habitude.

PIERRE. — Et maintenant ?

MARIE-BLANCHE. — On a construit dans le bas une baraque en bois noir ! On croit que c'est une église...

PIERRE. — C'est provisoire.

MARIE-BLANCHE. — Oh ! faudra vous dépêcher alors...

PIERRE. — Je tâcherai *(Regardant la fenêtre :)* Mais... vous savez...

MARIE-BLANCHE. — Si mon père était là, il vous donnerait des conseils... Depuis si longtemps qu'il faisait le métier...

PIERRE. — Ce n'est pas pareil.

MARIE-BLANCHE. — Il savait comment on l'a construite.

PIERRE. — Il n'y était pas.

MARIE-BLANCHE. — Pas lui, non, ni son père, bien sûr... Mais le premier... Parce qu'ils ont tous été sacristains, de père en fils, depuis le début.

PIERRE. — Six cents ans !

MARIE-BLANCHE. — Je crois... *(Tout en parlant elle a débarrassé la table :)* Je vas faire votre chambre. Vous devez être fatigué...

Elle sort.

PIERRE, *rêveur, à la fenêtre.* — Six cents ans... *(Il demeure silencieux. Bientôt on entend du bruit au dehors. La porte s'ouvre : entre un pêcheur d'âge mûr, avec des bottes et deux paniers. En apercevant Pierre, il fait simplement :* « Tiens ! ») Monsieur Simon Garrec ?

SIMON. — C'est moi...

PIERRE. — Pierre Mathieu.

SIMON. — Vous excuserez...

PIERRE. — Je sais... Vous m'attendiez demain. Vous n'avez pas reçu ma seconde lettre.

SIMON, *cherchant dans les poches de sa vareuse.* — La v'là p't-être... *(Sortant une lettre :)* Le facteur m'a attrapé comme je sortais : « Simon, une lettre pour toi »... Si j'avais su que c'était vous, je serais revenu prendre mes bésicles. *(Il est allé au buffet et a sorti ses bésicles d'un tiroir. Il les met et regarde l'enveloppe :)* « Monsieur Simon Garrec,

conseiller municipal à l'île de... » C'est bien ça... *(Il va ouvrir l'enveloppe, mais il se ravise.)* Tenez lisez-la-moi...

PIERRE, *ouvrant la lettre et lisant.* — « Monsieur le conseiller... Je vous remercie de m'offrir si aimablement l'hospitalité... » *(S'interrompant :)* C'est vrai, c'est très aimable à vous.

SIMON. — Y a plus d'hôtel depuis le bombardement.

PIERRE, *continuant à lire.* — « J'accepte sans scrupule en raison de la mission qui m'a été confiée par la Commission des Monuments historiques. Toutefois ma femme ne m'accompagnera pas tout de suite. Elle me rejoindra dans une quinzaine, quand je me serai rendu compte de la possibilité d'entreprendre les travaux et dès que j'aurai trouvé une manière pratique de nous loger, car je ne voudrais pas abuser de votre obligeance. »

SIMON. — Vous nous gênez point. Votre dame aurait pu venir... Si elle est point trop difficile.

PIERRE. — Oh ! pour ça non... *(Continuant à lire :)* « J'arriverai vingt-quatre heures plus tôt que le jour que je vous indiquais dans ma dernière lettre, c'est-à-dire le 16 au matin »... Evidemment, je n'ai pas songé que ma lettre mettrait... *(Il regarde la date.)* quatre jours.

SIMON. — Oh ! vous savez, le courrier est jamais bien pressé de venir par ici... Mais peut-être que vous avez faim, monsieur Mathieu...

PIERRE. — Votre petite cousine m'a fait manger.

SIMON. — Ah ! vous avez vu Marie-Blanche... Et qu'est-ce qu'elle vous a dit ?

PIERRE. — Elle m'a fait chauffer du café. Elle prépare ma chambre...

PIERRE. — Faut vous prévenir : c'est une petite tête brûlée. Y a de quoi ! Tout perdu dans le bombardement ! Ses parents, sa maison... On l'a recueillie... On n'a pas d'enfants...

PIERRE. — C'est très bien à vous...

SIMON. — Faut ce qu'il faut.

PIERRE. — D'ailleurs, c'est une compagne.

SIMON. — C'est bien aussi un tracas... *(Voyant la porte s'ouvrir :)* Tenez, la v'là...

MARIE-BLANCHE. — Ah ! Simon, t'as vu...

SIMON. — Oui, qu' j'ai vu M. Mathieu !

MARIE-BLANCHE. — Votre chambre est prête.

PIERRE. — Si vous permettez...

SIMON. — Allez donc... Ah ! ma femme s'en consolera point. *(Marie-Blanche fait entrer Pierre dans la chambre, puis revient.)* Tu l'y as montré les cabinets ?

MARIE-BLANCHE. — Non.

SIMON. — A quoi que tu penses ? *(Il entre dans la chambre. On entend des voix. Il revient.)* Vingt mille francs pour faire installer ça... et t'en parles seulement point. A un architecte de Paris ! Tête brûlée, va !

MARIE-BLANCHE. — A force que tu me le dises...

SIMON. — Odile va être furieuse d'avoir pas été là !... Mais comment que tu voulais deviner aussi ? Le facteur m'a attrapé comme je sortais : « Simon, une lettre pour toi... » Tiens ! v'là Odile ! Tu vas entendre quelque chose... *(Entre Odile, campagnarde d'âge mûr.)* Odile, il est là...

ODILE. — Qui ça donc ?

SIMON. — M. Mathieu.

ODILE. — Bon sang de bonsoir !

SIMON, *à Marie-Blanche.* — T'entends...

ODILE. — Mais comment qu'il a fait ?

SIMON. — Il a pris le train.

ODILE. — On l'attendait que demain.

SIMON. — C'est justement : il avait récrit. Mais voilà ! Le facteur m'a attrapé comme je sortais : « Simon, qu'il m'a dit, une lettre pour toi... » C'était ça....

ODILE. — Montre un peu...

Simon lui tend la lettre. Elle ajuste ses bésicles.

SIMON. — Il me l'a lue... Lui-même !

ODILE, *après avoir lu.* — Et alors ?... Il est là ?

SIMON. — Je t'ai dit... Dans sa chambre... Heureusement que Marie-Blanche... Autrement, tu vois...

ODILE, *à Marie-Blanche.* — C'est toi...

MARIE-BLANCHE. — Je l'ai fait manger et j'ai fait la chambre.

ODILE. — Heureux que tu serves à quéque chose.

SIMON. — Elle y avait point montré les cabinets. A un architecte de Paris ! Vingt mille francs...

ODILE. — Tête brûlée *(A Simon :)* T'as t'y fait prévenir Fernand ?

SIMON. — Non ! Faudrait peut-être...

ODILE. — A quoi que tu penses aussi, toi ?... *(A Marie-Blanche :)* Tu vas courir chez le maire tout de suite, lui dire que M. Mathieu est arrivé, qu'il est chez nous... *(A Simon :)* Le curé aussi, hein ?

SIMON. — Bien sûr... C'est pour lui qu'il vient...

ODILE. — C'est pour tout le monde... C'est pour lui d'abord... *(A Marie-Blanche :)* Tu passeras aussi chez M. le curé. Tu l'y diras pareil.

MARIE-BLANCHE. — Que M. Mathieu est arrivé, qu'il est chez nous.

ODILE. — Tiens ! on dirait que t'as compris.

Marie-Blanche sort.

SIMON. — Heureux qu'elle était là !

ODILE. — C'est-i ma faute, p't-être ?

SIMON. — Non, c'est c'te lettre. Tout juste que je sortais, je tombe sur le facteur : « Simon, qu'i me fait... »

ODILE. — Tu l'as déjà dit.

SIMON. — Enfin, il est là...

ODILE. — Quelle tête qu'il a ?

SIMON. — Heu !...

ODILE. — Tu l'as point regardé, tiens !

SIMON. — Grand... moyen...

ODILE. — J'avais dit que je tuerais la poule noire pour dimanche. Puisque sa femme est point là, je tuerai qu'un petit lapin.

SIMON. — Elle viendra après.

ODILE. — Elle viendra point. Quand il aura

vu les travaux qu'y a à faire et que c'est point possible...

SIMON. — Ça, c'est vrai...

ODILE. — Ces Parisiens... On leur écrit, qu'ils vous croient point. Faut qu'ils viennent voir.

SIMON, *regardant au dehors.* — Bien, il verra... *(Après un temps :)* Hé ! tout de même, c'était quéque chose...

ODILE. — Tu penses...

SIMON. — C't'église là-haut... Ah ! ça fait perdre au pays. On venait de loin pour la voir. Y en a un qu'est venu du Mexique... Et c't'Américain qui parlait de l'emporter.

ODILE. — Il aurait mieux fait... Perdue pour perdue...

SIMON. — Dommage...

ODILE. — Que veux-tu !

Rentre Pierre.

SIMON. — Vous v'la d'jà reposé ?

PIERRE. — Je n'étais guère fatigué. Un peu d'eau fraîche, le changement d'air... Bonjour, madame.

SIMON, *présentant.* — Madame Garrec...

ODILE. — On est heureux de vous voir bien arrivé. On regrette seulement madame.

PIERRE. — Elle viendra plus tard. Je suis touché de votre accueil, je l'ai dit à M. le conseiller.

ODILE. — On fait ce qu'on peut. Mais c'est point très confortable. Ça doit vous changer de Paris. On s'excuse...

SIMON. — Y a seulement les... *(Odile l'arrête du regard. Il marmonne entre ses dents, comme malgré lui.)*... vingt mille francs.

PIERRE. — Mais c'est parfait. Je souhaiterais trouver partout où je passe une chambre aussi sympathique.

ODILE. — Vous voyagez beaucoup, peut-être ?...

PIERRE. — Pas mal. Comme architecte des Monuments historiques, je suis appelé à me déplacer souvent.

ODILE. — Ça doit vous fatiguer, mais aussi, bien vous intéresser...

SIMON. — Tu penses ! Dans le métier de M. Mathieu ! Ah ! pour un métier, c'est un beau métier ! Et qui sert à quéque chose...

PIERRE. — En effet, je ne me plains pas de mon métier, monsieur le conseiller...

SIMON. — Quand vous serez ici depuis deux jours, vous pourrez m'appeler Simon. Tout le monde m'appelle Simon...

ODILE. — Voyons ! Laisse donc faire à M. Mathieu comme il veut...

PIERRE. — Mais c'est très bon de se sentir en confiance ; je dirai presque en famille. Je suis peut-être destiné à rester longtemps parmi vous.

SIMON. — On demande pas mieux. T'nez, ça me plaît. Avec les gensses de Paris on sait jamais comment que ça tombe.

PIERRE, *bon garçon.* — J'espère bien être adopté par tous... Je connais de réputation les gens de votre île : les plus accueillants du monde, pourvu qu'on ne cherche pas à leur en remontrer, hein ?

ODILE. — On vous a point trompé. Avec vous, ça collera. Ça se voit tout de suite. Si votre dame est pareille comme vous.

PIERRE. — Elle est beaucoup mieux... Vous voilà donc rassurés !

SIMON. — On n'avait point trop peur.

ODILE. — On se demandait seulement...

PIERRE. — Je comprends bien... Un monsieur qui s'amène pour passer des mois. Car, si nous pouvons commencer tout de suite, j'en ai pour un bout de temps à rester ici... *(Regardant au dehors :)* Mais, vous savez, c'est un rude travail...

SIMON. — On sait bien...

PIERRE. — Monter une église là-haut, quand on connaît le métier, il y a de quoi donner la chair de poule. Mais il faudra bien...

Il demeure rêveur à la fenêtre. Silence.

ODILE. — ... Malheureusement...

SIMON. — ... Malheureusement...

PIERRE, *se retournant, après un temps.* — ... Quoi ?....

SIMON. — ... Eh bien... tout le monde vous dira qu'il vaut mieux la reconstruire en bas...

PIERRE, *surpris.* — En bas !

ODILE. — On le pense.

PIERRE. — Mais... ça n'a plus aucun rapport...

ODILE. — On sait bien...

PIERRE. —Et vous accepteriez...

ODILE. — Dame !

PIERRE. — Vous vous rendez compte de ce que votre île y perdrait...

SIMON. — P't-être... *(Après un temps :)* Mais si c'est pareil.

PIERRE. — Ce ne sera pas pareil... *(Regardant au dehors :)* Oh ! évidemment ça supprime toutes les difficultés : nous avons tous les plans, tous les moulages. Nous pouvons la reconstruire en bas exactement comme l'ancienne. Eh bien, vous verrez : vous ne la reconnaîtrez pas... Elle sera aplatie, écrasée... indifférente...

SIMON. — Ah !

ODILE. — Et pourquoi donc ?

PIERRE. — Comment vous dire ?... Dans ce petit chef-d'œuvre, il y avait un accord entre les formes et la situation... Sur ce piton, face à la mer, c'était une église élancée vers le ciel... En bas, ce sera une église tombée du ciel... Vous comprenez ? *(Ils ne répondent pas... Il regarde au dehors et murmure encore, rêveur :)* En bas...

ODILE. — Vous savez ça mieux que nous...

PIERRE, *à la fenêtre.* — Je ne dis pas que c'est facile... Je ne dis pas que c'est possible... *(Un silence.)* D'ailleurs, si on la reconstruisait en bas, il faudrait faire autre chose.

SIMON. — C'est ce qu'on pensait.

PIERRE, *à la fenêtre.* — ... Mais quelle défaite. *(Un silence.)* Ah ! vous savez, c'étaient de bougres, ces bâtisseurs du XIII[e] siècle.

Simon et Odile se sont rapprochés et regardent avec lui en silence... Au bou

d'un moment, on entend du bruit au dehors. Ils se retournent. La porte s'ouvre. Entre le maire, suivi de Marie-Blanche.

ODILE, *à Pierre.* — Le maire...

LE MAIRE, *bon enfant, allant à Pierre.* — Monsieur Mathieu, je pense. Enchanté de vous voir. Vous avez fait bon voyage ?

Il lui serre la main vigoureusement.

PIERRE. — Merci, oui, monsieur le Maire. Je suis heureux de me trouver parmi vous.

LE MAIRE. — Nous de même... Salut, Odile ! Salut, Simon !

SIMON. — Salut, Fernand !

ODILE. — Asseyez-vous donc.

Les trois hommes s'assoient autour de la table où Odile va leur servir du cidre.

LE MAIRE. — Alors, monsieur Mathieu, vous venez nous faire du beau travail ?

PIERRE. — Essayer du moins, monsieur le Maire.

SIMON. — Justement qu'on en causait quand t'as entré...

PIERRE. — Oui, nous regardions d'ici les ruines... Quel désastre ! Je l'avais vue, il y a quinze ans, cette église, plantée en plein ciel, on peut dire. J'admirais déjà les hommes qui avaient osé cela. Je les admire bien davantage maintenant qu'il faut recommencer ce qu'ils ont fait... *(Un temps.)* Si c'est possible...

Un assez long silence.

ODILE, *à Marie-Blanche.* — Tiens ! toi, pluche-moi donc ça.

Elle lui passe un panier de légumes. Marie-Blanche s'assied avec le panier près de la fenêtre où elle épluchera des légumes sans parler.

LE MAIRE, *se décidant.* — C'est impossible...

PIERRE. — Impossible ?

LE MAIRE. — ... Hé ! Oui... On en a causé longuement au conseil mardi dernier... On est tous d'accord là-dessus... Pas, Simon ?

SIMON. — Je l'avais point dit à m'sieur Mathieu. J'allais lui dire... C'est vrai, le conseil a délibéré... et il pense... unanime... pas, Fernand ?

LE MAIRE. — Unanime.

SIMON. — ... Qu'il vaudrait mieux, comme je vous le disais, la reconstruire en bas...

LE MAIRE. — Et qu'est-ce que vous voulez faire ? Vous verrez bien vous-même. Nous, c'est notre avis. Mais c'est à vous à le dire...

PIERRE, *songeur.* — Oui, bien sûr... *(Après un temps :)* Qu'en pense M. le curé ?

LE MAIRE, *après un regard à Simon.* — ... Il va venir, il vous le dira...

PIERRE. — ... Vous comprenez... Je suis assez embarrassé... Je me rends compte des difficultés... Evidemment, on peut les supprimer en construisant une église en bas... Mais cela sort de ma mission. Je ne suis pas venu pour ça.

SIMON. — On sait bien.

PIERRE. — Je représente les Monuments historiques. Votre église était un monument classé : de ce fait je suis habilité à étudier la possibilité de la reconsturire... telle qu'elle était... au même endroit... Si c'est impossible, cela ne me concerne plus. On pourra construire l'eglise qu'on voudra, où l'on voudra : les Monuments historiques s'en désintéresseront.

Le Maire et Simon se regardent.

LE MAIRE. — Qué qu't-en penses ?

SIMON. — Oh ! alors... nous aussi, à vrai dire... Ça n'intéressera plus que le curé.

LE MAIRE. — P't-être !... Mais nous un peu quand même... Faut que je pense à tout le monde... Quand ta femme va à la messe... Et puis toi aussi, tiens !

ODILE. — Quand je vas à la messe, j'aime mieux ne plus monter là-haut...

LE MAIRE, *à Pierre.* — Hé, oui... Ça aussi, vous comprenez...

ODILE. — Faut bien vous dire ce qui est, monsieur Mathieu : c'est plus commode surtout, qu'on trouve. Ils l'ont dit au conseil, pas Simon ?

SIMON, *gêné.* — ... Ce qu'on dit au conseil...

ODILE. — Si ça regarde pas les femmes des conseillers, t'avais qu'à te taire.

LE MAIRE. — Mais si, Odile, ça regarde tout le monde... Mais c'est pas la question pour M. Mathieu...

PIERRE. — C'est un point de vue légitime... mais ce n'est pas tout, car l'intérêt de la commune est que je réussisse... Vous n'en doutez pas ?... L'afflux d'étrangers qu'a toujours amené ici votre église...

LE MAIRE. — On l'a dit aussi, monsieur Mathieu, on l'a dit. Et tout le monde sera heureux si vous réussissez... Pas, Simon ?

SIMON. — Tout le monde, ça oui...

ODILE. — Peut-être pas tout le monde.

SIMON, *agacé.* — Tous ceux qu'aiment la commune, tais-toi donc, Odile...

LE MAIRE. — Bien sûr que la question n'est pas là. Elle est dans les travaux. On pense pas que c'est possible, tout est là...

PIERRE. — Et pourquoi, à votre sens ?

LE MAIRE. — D'abord l'île produit rien. Faut tout faire venir du continent, bois, ardoises, ciment...

SIMON. — Vous trouvez ici que le granit rose.

PIERRE. — Le granit rose, eh ! c'est déjà beau... Pour le reste, amener les matériaux du continent, ce n'est pas une affaire...

LE MAIRE. — D'accord... Mais une fois ici, tout monter là-haut, vous verrez vous-même *(Montrant la fenêtre :)* Regardez donc... Ça, c'en est une, d'affaire...

PIERRE. — On l'avait bien construite...

LE MAIRE. — Oh ! à ce moment...

ODILE. — Et puis c'est-il une raison, parce qu'on a été fou une fois, pour recommencer...

PIERRE. — Fou... fou... C'est une folie qui avait produit un chef-d'œuvre, madame Garrec...

LE MAIRE. — Pour ça, M. Mathieu a raison, Odile...

PIERRE. — Un chef-d'œuvre qui faisait l'admiration du monde... Qui faisait l'honneur de votre île...

Silence.

SIMON. — Et sa fortune, faut bien dire.

PIERRE. — Ça compte aussi... Songez-y... Vous dites que votre île ne produit rien... Elle a produit de la beauté... Je vous assure que ça vaut des champs de blé. C'est peut-être un point de vue terre à terre, mais le tourisme est une fortune...

LE MAIRE. — On sait... on y a bien pensé.

PIERRE. — En Amérique, la plupart des musées ont des photos de votre église Notre-Dame ; certains ont même des plans, des maquettes, des moulages ; à l'université de Wisconsin on la voit tout entière en réduction, au haut d'une colline en miniature, ma foi, très bien imitée.

ODILE. — Ce qu'on peut inventer...

PIERRE. — Les grandes œuvres appartiennent à tous les hommes. Certains de mes collègues aux Monuments historiques disaient qu'on ne doit pas reconstruire ce qui a péri. La majorité ne les a pas suivis. Une simple restauration eût soulevé plus d'objection. Mais on a pensé que, puisque nous pouvions la rebâtir telle qu'elle était, nous devions tenter cette chance...

Silence.

SIMON. — Mais vous croyez point que ceux qui l'ont construite...

PIERRE. — ... avaient plus de moyens que nous ? Certainement non... Nous avons peut-être perdu des secrets, mais la technique s'est développée...

ODILE. — Ils croyaient plus en Dieu...

PIERRE. — C'est peut-être le seul argument : les hommes du XIII[e] siècle avaient plus de foi... Mais ce n'est pas seulement avec leur foi qu'ils ont monté des pierres là-haut.

SIMON. — P't-être bien que si...

LE MAIRE. — D'ailleurs ce qu'on a fait une fois...

PIERRE. — Pas une fois, monsieur le Maire. Vous devez bien connaître l'histoire de votre église : elle a été batie au XIII[e] siècle sur les ruines d'une vieille église du IV[e] détruite par la foudre. Et cette église primitive elle-même remplaçait là-haut un petit temple gaulois... Certes, je ne vous dis pas que c'est facile, mais à notre connaissance cet effort a déjà été fait trois fois par des gens moins bien outillés que nous.

LE MAIRE. — Faudrait que vous alliez voir le sentier qui monte là-haut. Pas question de faire passer une voiture. Et y a de quoi tuer un cheval. Tout le monde le sait ; je connais bien mes paysans : pas un qui vous prêtera son cheval... Alors ?... A dos d'homme ?... Vous trouverez point d'embauche...

PIERRE. — C'est plus grave...

SIMON. — Faut comprendre : les hommes font plus de ces trucs-là...

LE MAIRE. — Vous pouvez toujours leur parler de beauté. Nous, au conseil, on comprend bien cela... Mais vous nous voyez leur demander ce boulot, à six mois des élections...

PIERRE. — Aïe !

SIMON. — La campagne se fera là-dessus, pouvez être sûr...

PIERRE, *rêveur.* — Evidemment, il faudrait pouvoir faire vibrer une corde.

LE MAIRE. — Vous y arriverez point comme ça. C'est point qu'ils sont moins bons catholiques. Dans ce pays on est resté croyant. Mais construisez-leur une belle église en bas, ils seront heureux...

La porte s'ouvre : entre le curé, très âgé.

SIMON. — C'est m'sieur Mathieu qu'est arrivé, monsieur le Curé.

LE CURÉ. — Je sais, on m'a dit...

SIMON. — M'sieur Mathieu, c'est m'sieur l'abbé Regnault, not' curé...

PIERRE. — Très heureux, monsieur le Curé... Je crois bien que vous arrivez à mon secours.

LE CURÉ. — Vraiment... *(Il serre les mains familièrement.)* Salut, Odile, salut, Fernand, salut, Simon... *(Il s'asseoit.)* Quel secours qu'il vous faut, monsieur Mathieu ?

PIERRE. — Voilà ! Nous parlions de l'église. Bien entendu, vous êtes au courant de la question...

LE CURÉ. — Qui est-ce qui serait au courant... ?

PIERRE. — Faut-il la reconstruire là-haut ou en bas ?

LE CURÉ. — Ah ! ah !

ODILE. — On disait...

Regard de Pierre.

SIMON. — Laisse donc parler.

LE CURÉ. — Mais j'aurais bien aimé entendre les arguments pour et contre.

LE MAIRE. — C'est votre avis qu'on voudrait, monsieur le Curé.

LE CURÉ. — Vous voulez mon avis ferme ?

PIERRE. — Il est très important pour moi.

LE CURÉ. — Eh bien, pour vous donner mon avis tout net : c'est qu'il faut la reconstruire en bas.

ODILE, *triomphante.* — Ah !

PIERRE, *déçu.* — Ah !

LE CURÉ, *après un temps.* — ... Peut-être que ça vous surprend... Oh ! je comprends... C'est pas à moi qu'il faut dire... Mais voyez-vous, monter là-haut pour chercher Dieu, ça avait quelque chose d'un peu... mais oui... inhumain...

Pierre ne répond pas.

LE MAIRE. — ... C'est raisonnable...

LE CURÉ. — Je ne dis point ça pour moi, vous pensez bien... Depuis quarante-cinq ans que mes jambes grimpaient là-haut !... Elles

auraient bien continué jusqu'au bout... *(Il s'arrête un moment comme essoufflé.)* Mais je pense à beaucoup... aux vieux... et aux malades... et puis aussi, il faut bien le dire, aux paresseux....

SIMON. — C'est vrai... des fois qu'on se tâtait avant de monter... Oh ! c'est point que je suis feignant, moi... Mais enfin...

LE CURÉ. — Bien sûr, sans ce malheur, la question ne se posait pas... J'allais plus souvent donner la communion à domicile, à des moitié-malades, à des vieux aussi... Mais puisqu'il y a eu ce malheur...

ODILE. — On l'a point souhaité...

LE CURÉ. — ... Je constate que les gens viennent plus volontiers dans cette baraque en bois... Ce n'est pas beau, c'est vrai, mais nous ferons autre chose... Tous ne le disent pas, mais au fond ils sont tous soulagés. Que voulez-vous, il ne faut pas que nous demandions des choses trop difficiles.

LE MAIRE, *à Pierre.* — Vous voyez bien...

LE CURÉ. — Je regrette de vous dire ça, monsieur Mathieu, parce que je sais bien : cette église, là-haut... Ah ! oui ! Mais vous m'avez demandé mon avis... Et je crois bien que je vous ai donné l'avis de tout le monde...

LE MAIRE. — Je vous l'ai dit : vous trouverez personne ici pour construire là-haut...

LE CURÉ. — Et puis, ce sera mieux : une église, c'est fait pour être au milieu du village, pas trop loin de la poste, ni du lavoir, ni de la mercerie, enfin avec nous, avec eux, avec tous...

PIERRE. — Mais enfin pendant six cents ans...

LE CURÉ. — C'est vrai, pendant six cents ans... *(Il reste rêveur : il semble très las, très tassé, très vieux.)* Que voulez-vous ? Peut-être que nos pères avaient de meilleures jambes ?... Peut-être autre chose aussi ?...

Silence.

PIERRE, *désabusé.* — Il m'est bien difficile dans ces conditions... *(Silence.)* Oh ! je comprends ce qu'il me reste à faire : je vais envoyer aux Monuments historiques un rapport défavorable.

LE CURÉ. — Je crois que vous agirez bien : ici personne ne vous suivrait.

LE MAIRE. — Nous le disions aussi à M. Mathieu, qu'il trouverait point de main-d'œuvre dans l'île pour construire là-haut.

LE CURÉ. — Oh ! pour ça... Ils ont eu raison de vous le dire.

PIERRE. — Je vous remercie... *(Il va regarder un moment par la fenêtre, puis revient.)* Je crois que la cause est entendue... Je monterai pourtant voir, cette après-midi, par acquit de conscience.

LE MAIRE. — Ça, faut le faire, puisque vous êtes venu.

LE CURÉ. — Naturellement, monsieur Mathieu, il faut voir vous-même, et puis décider vous-même.

SIMON. — Vous verrez, vous verrez...

PIERRE, *songeur.* — ... Oui, oui... je verrai moi-même...

ODILE. — On cherche point à vous influencer, tiens !...

LE MAIRE, *se levant.* — A quelle heure que vous voulez monter là-haut ?... Je viendrai vous chercher.

PIERRE. — Quand vous pourrez, monsieur le Maire... Au début de l'après-midi ?

LE MAIRE. — Ça va... Attendez-moi là...

LE CURÉ. — Vous m'excuserez si...

PIERRE. — Je vous en prie, monsieur le Curé, ne vous fatiguez pas.

LE CURÉ. — Oh ! c'est mes jambes. Elles avaient bien l'habitude de monter. Depuis qu'elles montent plus, elles sont comme rouillées...

Il se lève péniblement.

LE MAIRE, *serrant la main de Pierre.* — De toutes les façons, on est bien heureux de vous connaître, monsieur Mathieu.

LE CURÉ. — Sûr !... Un grand artiste. C'est un honneur.

PIERRE, *modeste.* — Oh !

LE CURÉ. — Allez ! Au revoir... Passez donc, Fernand.

LE MAIRE. — Après vous, monsieur le Curé.

Ils sortent ensemble.

ODILE. — Vous v'là édifié, je pense.

PIERRE. — Surtout désenchanté... Je monterai voir quand même.

ODILE. — Ça vous suffit point ?

SIMON. — Laisse donc M. Mathieu. Faut qu'il voie lui-même, faut qu'il dise lui-même...

ODILE. — Bien sûr qu'on cherche point à vous influencer.

PIERRE, *regardant sa montre.* — En attendant... A quelle heure part le courrier ?

ODILE. — A quelle heure ?... Trois heures... quatre heures...

Elle regarde Simon.

SIMON. — Plutôt trois heures...

PIERRE. — Je vais écrire une lettre, si vous permettez.

ODILE. — Faites comme chez vous, monsieur Mathieu. Moi, je vas m'occuper de vot' déjeuner. Parce que je vous attendais que demain.

PIERRE. — Je vous dérange bien.

ODILE, *s'apprêtant à sortir.* — Du tout, du tout, on est trop contents.

SIMON. — Moi, j'ai à faire aussi par là. Vous voudrez bien m'excuser...

PIERRE. — Naturellement, je vous en prie.

SIMON. — Je vous reverrai ce midi.

Il prend des paniers et sort avec Odile. Pierre s'apprête à rentrer dans la chambre, quand, brusquement, Marie-Blanche, lâchant le panier de légumes qu'elle n'a cessé d'éplucher en silence, vient se planter devant lui.

MARIE-BLANCHE. — Monsieur !

PIERRE, *surpris.* — Quoi ?

MARIE-BLANCHE, *hors d'elle.* — Vous allez la reconstruire, n'est-ce pas ? Vous allez la reconstruire...

PIERRE, *abasourdi.* — Qu'est-ce que vous dites ?

MARIE-BLANCHE. — Vous n'êtes point venu pour les écouter ; vous n'êtes point venu pour ça, oh ! dites, monsieur Mathieu ?

PIERRE. — Je suis venu pour... *(Il la regarde.)* Mais qui êtes-vous donc ?

MARIE-BLANCHE. — Marie-Blanche, la fille du sacristain, une tête brûlée. Ils vous l'ont dit que j'étais une tête brûlée, hein ! qu'ils vous l'ont dit...

PIERRE. — Mais...

MARIE-BLANCHE. — Ils me le disent tout le temps à moi. Ils me prennent pour une folle. Ils veulent absolument que je suis une folle, parce que j'ai perdu tout dans le bombardement : mon père et ma mère, et puis ma maison, et tout ce que j'ai. Alors ils disent que j'ai perdu aussi la tête, parce qu'après ça il faut bien que je l'ai perdue, qu'ils croient...

PIERRE. — Mais, mon enfant...

MARIE-BLANCHE. — Mais c'est pas vrai, monsieur Mathieu. Et j'ai plus de tête qu'eux. Et vous savez pourquoi qu'ils disent ça. Rapport à l'église, toujours. Parce que j'ai dit qu'ils étaient des cochons et des feignants... Vous pardonnez, monsieur Mathieu.

PIERRE, *souriant.* — Oui...

MARIE-BLANCHE. — Des cochons et des feignants de point vouloir la reconstruire, et tous avec eux, et le maire, et le curé, tous pareils. Je savais bien ce qu'ils allaient vous dire. Oh ! je vous attendais... Vous les avez point crus, monsieur Mathieu, oh ! dites, vous les avez point crus...

PIERRE. — Je voudrais ne pas les croire.

MARIE-BLANCHE. — Ah ! qu'ils en ont fait du beau travail !

PIERRE. — Mais... dites-moi... qu'est-ce qui vous donne cette ardeur pour l'église ?

MARIE-BLANCHE. — C'est mon père... Ah ! s'il était là... C'est lui qui vous dirait... Il savait, lui, il savait... Depuis si longtemps qu'il était sacristain là-haut...

PIERRE. — ... Depuis six cents ans, oui, vous m'avez dit.

MARIE-BLANCHE. — Il savait comment qu'on l'a construite. Il me le racontait tout le temps. C'est son père qui lui avait dit. Et à son père, c'était son grand-père. Et comme ça depuis le début, tous de père en fils, depuis le premier sacristain.

PIERRE. — Il vous a raconté ça ?...

MARIE-BLANCHE. — Oui, et que c'était pareil, quand l'autre est arrivé pour commencer, l'autre architecte qui venait de Paris aussi. Et que tout le monde lui disait que c'était point possible, qu'il fallait être fou pour construire une église là-haut, que ce serait beaucoup plus commode en bas, qu'il trouverait personne pour l'aider. « Non, non, qu'ils lui disaient, messire Mathieu »...

PIERRE. — Messire Mathieu ?

MARIE-BLANCHE. — L'architecte : il s'appelait Mathieu, comme vous, oui...

PIERRE. — Comme moi !

MARIE-BLANCHE. — C'était un bon architecte. Le meilleur, qu'on disait ! Il avait travaillé pour le roi et pour l'archevêque de Paris. Alors, c'était pas le dernier, pensez bien.

PIERRE. — J'ignorais son nom. Je croyais même le nom perdu, comme la plupart des architectes de ce temps. Et c'est dans cette famille de sacristains que... Mathieu, vous êtes sûre ?

MARIE-BLANCHE. — Oh ! sûre comme je vous vois, monsieur Mathieu. Papa me l'a dit assez souvent. Il l'a point inventé, tiens !

PIERRE. — Et il ne s'est jamais laissé décourager.

MARIE-BLANCHE. — Oh ! si, d'abord ! Comme vous ! Tout le monde contre lui, pensez donc, même ses compagnons, et les échevins et le curé... Puisque la vieille église avait brûlé par la foudre, il fallait en reconstruire une en bas. Et même qu'on lui disait : « C'est un signe ; faut point aller contre Dieu. » Mais c'est le diable qui leur soufflait ça, vous comprenez.

PIERRE. — Ah !

MARIE-BLANCHE. — Mon père vous l'aurait bien dit... Ah ! si mon père était là, lui, vous le croiriez. Moi, vous me croyez point.

PIERRE. — Je n'ai pas dit ça...

MARIE-BLANCHE. — Messire Mathieu aussi, il a bien hésité. Si je vous disais : il a pleuré...

PIERRE. — Pleuré...

MARIE-BLANCHE. — Ils l'ont fait pleurer, oui. Heureusement il a prié aussi, oh ! longtemps, longtemps prié. Et puis un beau jour, il s'est décidé. Il a dit : « Ça y est, je la construis ! »

PIERRE. — Et les autres ?

MARIE-BLANCHE. — De le voir aussi décidé, ça a déjà commencé à les retourner... Mais c'est surtout quand il a montré à ses compagnons et puis aux ouvriers, et aux échevins, et au curé, un jour, là-haut, les ruines, vous savez les ruines de la vieille église.

PIERRE. — L'église du IV^e^, oui...

MARIE-BLANCHE. — Et qu'il leur a dit : « Alors quoi, les gars, vous pouvez pas faire ce qu'ils ont fait, eux ?... » Et qu'il leur a parlé pendant une heure sur les bougres que c'étaient ceux qui avaient déjà construit l'église là-haut, des pas feignants, ceux-là, et pas des cochons, sûr !... Et qu'il fallait que toujours y ait une église là-haut...

PIERRE, *qui est à la fenêtre.* — Toujours un sanctuaire, oui, puisqu'avant l'église primitive il y avait même un temple gaulois... C'est comme un appel, oui, comme un appel...

MARIE-BLANCHE. — Voilà que vous comprenez...

PIERRE. — Il y a longtemps que je com-

prends... Mais monter des blocs de pierre là-haut...

MARIE-BLANCHE. — A lui aussi, messire Mathieu, qu'on lui disait ça... Mais quand bientôt il a installé ses cordes et ses poulies, et qu'ils ont vu les blocs de pierre monter comme ça le long de la falaise, alors tous les hommes chantaient en haut et en bas...

PIERRE. — Parbleu ! voilà ce qu'ils ne m'ont pas dit ! Pas besoin du sentier, pas besoin de chevaux, pas besoin de voiture pour faire monter l'église là-haut. Le long de la falaise ! C'est donc possible ?

MARIE-BLANCHE. — Vous l'auriez bien découvert !

PIERRE. — Mais il faut que je voie ça... Tout de suite... Tout de suite... Je n'attends pas cette après-midi... Montrez-moi le chemin.

MARIE-BLANCHE. — Vous voulez que je vous conduise ?...

PIERRE, *ouvrant la porte.* — Oui, Marie-Blanche, conduisez-moi...

Ils sortent en courant.

RIDEAU

ACTE II

Quelques semaines plus tard. Rosine, la femme de Pierre, est seule : elle reprise du linge. Entre Odile.

ODILE. — Tiens ! vous êtes seule, madame Mathieu ?

ROSINE. — Oh ! j'ai l'habitude...

ODILE. — Faut nous excuser...

ROSINE. — Ne prenez pas ça pour un reproche. Je sais bien ce que c'est de tenir une maison. Il ne faut pas vous occuper de moi, je vous l'ai dit le premier jour. Nous vous donnons déjà assez de mal comme ça...

ODILE. — Tout ce qu'on fait, on le fait de bien bon cœur. Pourvu seulement que vous êtes contents, m'sieur Mathieu et vous. Mais ce qu'on disait, Simon et moi, t'nez encore à ce matin, c'est qu'on a peur que vous vous embêtez ; pas m'sieur Mathieu, bien sûr, mais vous...

ROSINE. — Il faut accepter le métier de son mari. Encore heureuse qu'il ait pu me faire venir ici, songez donc.

ODILE. — C'est ce qu'on disait aussi avec Simon. Ça, et puis que vous êtes bien patiente d'attendre à la maison si longtemps, pendant qu'il est là-haut, sans s'occuper de vous.

ROSINE, *réprimant une petit agacement.* — Il n'a pas à s'occuper de moi, du moment qu'il s'occupe de son travail. Je l'aide comme je peux. Je reprise son linge... *(Avec un sourire :)* vous voyez...

ODILE. — Pour ça, on pourrait bien vous aider. Y a qu'à demander à Marie-Blanche.

ROSINE. — Laissez donc Marie-Blanche : elle est plus utile sur le chantier.

ODILE. — Je me demande pourquoi... *(Rosine ne répond pas. Elle coud en silence. Odile va au fourneau et soulève un couvercle.)* Vous aimez bien les z'haricots, je crois ?

ROSINE, *qui suit une autre idée et d'un ton apparemment indifférent.* — Il ne faut rien négliger pour une pareille entreprise... Puisque votre petite cousine tient de son père des secrets perdus...

ODILE, *sceptique.* — Ah ! là, là... Enfin !... Faut pas chercher à comprendre...

ROSINE, *catégorique.* — Du moment qu'elle peut être utile à Pierre... même si elle se fait quelques illusions... je lui en sais gré...

ODILE. — Puisqu'il le veut, vous avez raison.

ROSINE. — Naturellement, j'ai raison.

Un temps.

ODILE. — Vous les aimez bien cuits ?...

ROSINE. — Quoi ?

ODILE. — Les z'haricots ?

ROSINE. — Plutôt, oui.

ODILE. — Alors ça va. Je les fais toujours cuire qu'ils deviennent bien mous, pour Simon surtout, sans ça qui dit que ça lui gonfle le ventre.

ROSINE. — C'est connu.

ODILE. — Bien sûr que je vas pas vous apprendre la cuisine. Mais je me dis des fois que vous devez mieux manger chez vous.

ROSINE. — Ne croyez pas...

ODILE. — Tiens ! vous le direz point... Et vos enfants, vous avez des nouvelles ? C'est ça aussi, je pense, qu'est long pour vous.

ROSINE. — C'est un grand sacrifice ; mais il le fallait... Il a toujours eu besoin de ma présence pour travailler...

Silence. Elle reprise un moment sans parler.

ODILE, *après un temps, tout en s'affairant dans la pièce.* — On en causait de ça aussi avec Simon. J'y disais qu'on pourrait bien tout de même mettre vos deux enfants dans la chambre à Marie-Blanche, et pour elle l'y mettre un lit ici, dans un coin.

ROSINE. — Non... Il ne faut pas déranger cette petite que vous avez recueillie...

ODILE. — Eh bien, qu'elle pourrait rester avec vos enfants... et même s'en occuper un peu, tiens !... Qu'elle serait moins souvent là-haut, quoi qu'ça y ferait ?...

ROSINE, *vivement.* — Non, non... Si mes enfants viennent, je m'en occuperai moi-même, vous pensez bien. Ne vous tourmentez pas, je ne suis pas inquiète, en tout cas, avec maman qui n'a rien à faire et pour qui au fond c'est une aubaine. Je ferai venir les enfants, d'abord quand il fera plus chaud, et surtout dès que j'aurai trouvé une maison à louer.

ODILE. — C'est ça qui sera difficile !...

ROSINE. — M. le maire m'a laissé espérer...

ODILE. — Oui, je sais, il pense à la maison de Jean Rouleau qu'est pour s'embarquer longtemps. Mais y a que c'est petit...

ROSINE. — On s'arrangerait.

ODILE. — Si ça plaît à m'sieur Mathieu... Mais paraît pas tant chaud que ça pour c't'idée...

ROSINE, *vivement.* — Je sais...

Un temps.

ODILE. — Sûr, je comprends que vous seriez plus tranquilles... Ici tout de même v'n'êtes pas chez vous. Et qu'on a beau faire, Simon et moi...

ROSINE. — Ne dites pas cela. Nous ne serons jamais mieux qu'ici. Mais c'est surtout que nous vous dérangeons.

ODILE. — Eh ! non, madame Mathieu. Et puis même... Si on comptait ce que vous faites pour nous autres...

ROSINE. — Oh ! qu'est-ce que nous faisons ?

ODILE. — Et de construire l'église, c'est-i rien ?

ROSINE. — Reportez-en le mérite sur Pierre... Parce que moi... *(Après un temps :)* Moi, j'aurais été plutôt de votre avis.

ODILE. — Quel donc avis ?

ROSINE. — Mais qu'il eût été plus sage de la reconstruire en bas, et plus pratique aussi...

ODILE. — Oh ! v'savez, moi... Qu'on dit plutôt ces choses, comme ça, pour parler... Mais dans le fond, pour bien vous dire, j'ai toujours pensé comme monsieur Mathieu...

ROSINE. — Ah !... je croyais...

ODILE. — Pouvez demander à Simon, que je l'y disais hier encore. L'a une façon, m'sieur Mathieu, de vous expliquer les choses...

ROSINE, *songeuse, à mi-voix.* — Est-ce lui ?

ODILE. — L'connaissez mieux que moi...

ROSINE. — Sans doute... *(Secouant une gêne, et avec un sourire contraint :)* Vous avez raison...

ODILE. — Tiens ! les v'là... *(La porte s'ouvre :)* Non, c'est m'sieur le maire...

LE MAIRE. — Salut, madame, salut, Odile... Et M. Mathieu, l'est point là ?

ODILE. — Oh ! voudriez point ! Qu'il est sur le chantier et arrivera tout en nage tout juste pour manger, encore s'il vient...

LE MAIRE. — Et que ça m'plaît, ça ! On doit beaucoup, la commune, à votre mari, madame Mathieu.

ROSINE. — Il se sent bien aidé par vous tous.

LE MAIRE. — Ça vous pouvez dire. Le conseil encore dans sa délibération d'hier, M. Mathieu a bien compris nos désirs, que nous avons dit...

ROSINE. — C'était bien ce que vous désiriez ?

LE MAIRE. — A vrai dire oui. Mais peut-être qu'on le voyait pas toujours bien. V'savez, tant qu'une chose est point commencée. Mais à partir du moment que ça l'est, commencé... ah ! oui, donc, c'est bien ce qu'on voulait. M'sieur Mathieu a su nous le dire, lui, et comprendre que, tous, on voulait la voir là-haut, reconstruite comme avant, l'église... Oh ! là-dessus, y a pas un pli. Tous, on l'est, là-dessus, unanime...

SIMON, *qui est entré pendant la réplique.* — Unanime, ça oui...

LE MAIRE. — Tiens ! t'étais là. Eh bien, tu peux dire...

SIMON. — Mme Mathieu sait bien qu'est-ce que je pense... Que j'ai toujours pensé, oui...

ODILE. — Toi ?

SIMON. — Quoi ? Pas moi, peut-être ?...

ODILE. — Ce que tu causais...

SIMON. — Oh ! ce qu'on causait, qué que ça fait maintenant ? Faut bien toujours discuter avant de faire une grande machine comme ça... Ah ! je suis monté au chantier à ce matin avec le curé.

ROSINE. — Ça ne l'a pas trop fatigué ?

SIMON. — Allons donc ! Notre vieux curé, il a retrouvé ses jambes d'à vingt ans. Ça lui était pas bon de plus monter là-haut. L'était comme rouillé. Maintenant faut voir...

ODILE. — Et qu'est-ce qui font là-haut ?

SIMON. — Ce matin, tiens ! qu'ils ont monté les grosses pierres. Fallait voir ça, les pierres qui montaient le long de la falaise, et que les hommes s'étaient mis à chanter en les voyant monter. V's'auriez dû venir, madame Mathieu.

ROSINE, *se levant brusquement.* — J'y vais...

SIMON. — Bougez donc point maintenant. Ils ont arrêté pour manger. M'sieur Mathieu va descendre... *(A Odile :)* T'es t'y bientôt prête ?

ODILE. — Il peut venir... Passe-moi donc les assiettes... Nous excuserez, monsieur le Maire ?

LE MAIRE. — Allez donc, Odile. Faut pas faire attendre notre architecte, pensez !

ODILE, *tout en mettant le couvert.* — Je disais comme ça à Mme Mathieu qui se languit de ses enfants, qu'ça se comprend, tiens ! que pourquoi qu'elle les ferait pas venir ici, qu'on leur donnerait la chambre à Marie-Blanche, qu'elle coucherait là dans un coin, pas Simon ?

SIMON. — Sûr, madame Mathieu, faut pas vous gêner pour ça.

ODILE. — Qu'elle ferait un peu la bonne pour vos enfants, Marie-Blanche, aussi contente qu'elle serait comme vous, madame Mathieu.

ROSINE. — Mais non, mais non, ce sont des

complications inutiles. Si M. le Maire peut nous aider à louer cette petite maison...

LE MAIRE. — Oui, justement, je vous ai pas causé, que Jean Rouleau il va point embarquer, pour le moment du moins...

ROSINE, *déçue.* — ... Ah !... C'est dommage...

LE MAIRE. — Dans six, huit mois, p't-être, qu'il espère.

ROSINE. — Et il n'y a vraiment rien d'autre ?

LE MAIRE. — Hé ! Malheureusement... Avec trente maisons détruites dans la commune, pensez donc.

SIMON. — Qu'elle s'occupe de vos enfants, Marie-Blanche, ou qu'elle aille rôder sur le chantier, c'est tout comme...

ROSINE, *lointaine.* — C'est tout comme...

ODILE. — D'ailleurs on va lui dire...

ROSINE, *vivement.* — Non, ne dites rien...

LE MAIRE, *se levant.* — Ah ! Je vas point attendre M. Mathieu... Il est plus de midi, à ce que je vois...

ODILE. — T'nez, le v'là...

Entre Pierre, précédé de Marie-Blanche. Pierre a un veston de velours et des bottes. Il a le visage déjà tanné par le travail en plein vent. Quant à Marie-Blanche, rien qu'à sa façon d'entrer — devant Pierre — l'air décidé, l'œil ardent, les cheveux au vent, on voit que quelque chose en elle s'est transformé, s'est libéré...

MARIE-BLANCHE, *très agitée.* — Ah ! si vous aviez vu ! Dommage que vous étiez pas tous là.

PIERRE. — Bonjour, monsieur le Maire.

MARIE-BLANCHE. — Les pierres qu'on a montées, Odile !

LE MAIRE. — J'étais passé comme ça vous serrer la main, voir si vous étiez content.

MARIE-BLANCHE. — Ah ! si on l'est, content, monsieur le Maire !

LE MAIRE. — V's allez manger, j'vas point vous déranger.

PIERRE. — Restez donc un instant. Ce matin, comme vous disait Marie-Blanche, les pierres...

MARIE-BLANCHE. — Les pierres roses, toutes roses, le long de la falaise...

PIERRE. — Ah ! je regrette que vous n'ayez pas vu ça, monsieur le Maire. Toi aussi, Rosine.

ROSINE, *le regardant.* — Ah !...

MARIE-BLANCHE. — Oh ! oui, madame, les gros blocs de granit rose.

PIERRE. — Dans le soleil ! C'était éblouissant.

MARIE-BLANCHE. — Tout le long de la falaise...

PIERRE. — Je ne pensais pas les faire monter ce matin. Mais quand j'ai vu ce beau temps, et mes poulies en place... Ah ! si vous aviez vu, ces grands blocs roses montant lentement l'un après l'autre...

SIMON. — J'ai vu ça...

MARIE-BLANCHE. — Ah ! t'as vu, Simon, tu y étais...

PIERRE. — N'est-ce pas que c'était magnifique ?

MARIE-BLANCHE. — Et quand tous les hommes se sont mis à chanter.

PIERRE. — Ils chantaient parce qu'ils étaient bouleversés.

MARIE-BLANCHE. — C'est toujours pareil...

PIERRE. — Oui, il y a toujours à ce moment quelque chose qui les oblige à chanter.

MARIE-BLANCHE. — Pareil que la dernière fois.

PIERRE. — Il y a six cents ans...

MARIE-BLANCHE. — Pareil qu'ils ont chanté !

PIERRE, *souriant.* — Pareil, je ne sais pas. Mais c'est un fait : chaque fois que les pierres roses d'une nouvelle église commencent à monter, les hommes chantent...

ODILE. — Et comment que vous savez ça...

PIERRE. — Ce n'est pas moi qui le sais. C'est... *(Il va dire « C'est Marie-Blanche ». Mais il surprend le regard de Rosine braqué sur elle. Il détourne la tête avec gêne et murmure d'un ton différent :)*... c'est connu...

LE MAIRE. — Eh bien, je vous félicite, monsieur Mathieu. Un grand jour que c'est !

SIMON. — Marie-Blanche aussi qu'il faut féliciter, hein !

MARIE-BLANCHE. — Pourquoi donc moi, Simon ?

LE MAIRE. — On sait, on sait : demande aux ouvriers...

PIERRE, *un peu refroidi et qui parle maintenant en technicien.* — Une grande chance, c'est d'avoir trouvé sur place le même granit. Vous ne verrez aucune différence entre les nouvelles pierres et celles de l'ancienne église. Un tiers à peine était récupérable... Mais je ne le regrette pas... *(Se ranimant :)* Pour le spectacle : la montée de ce granit rose.

LE MAIRE. — J'irai voir ça, à c'tantôt.

MARIE-BLANCHE. — Oh ! oui, venez donc, monsieur le Maire.

LE MAIRE. — On ira tous. Pas, madame Mathieu ?

ROSINE. — Nous irons tous.

LE MAIRE. — Allons ! bien le bonjour. *(En sortant :)* Tu viendras-t-y demain au conseil, Simon ?

SIMON. — P't-être pas trop tôt, je vas te dire...

Il sort avec lui.

PIERRE. — Je reviens, Rosine, j'ai grand besoin de me laver les mains.

ODILE, *allant au fourneau.* — ... 'tendez donc, je vas vous porter de l'eau chaude.

Elle prend une bouillotte et sort avec lui.

MARIE-BLANCHE, *restée seule avec Rosine et allant brusquement à elle.* — Oh ! oui, madame, que c'était beau !... *(Rosine la regarde sans parler, longuement. Marie-Blanche paraît déconcertée. Et tout à coup, elle fait avec un peu d'angoisse :)* Pourquoi vous pleurez ?

ROSINE, *vivement.* — Je ne pleure pas... *(Et*

pour la rassurer elle la prend par les épaules.) Je ne pleure pas, il n'y a rien... Rien !

MARIE-BLANCHE. — C'est parce que vous n'étiez pas là, sûr !

ROSINE, *après un temps.* — ... Oui, c'est parce que je n'étais pas là, oui, tu as compris.

MARIE-BLANCHE, *ingénument.* — Il était si content, M. Mathieu...

ROSINE. — Et moi je suis heureuse qu'il soit content, tu penses bien. *(Rentre Simon. Rosine s'écarte. Marie-Blanche la suit des yeux, avec un peu de surprise, un peu d'inquiétude aussi. Rosine prend un ton léger.)* Eh bien, monsieur Simon, il va falloir que je monte voir ce beau spectacle !

SIMON. — Sûr donc... Ce tantôt... *(A Marie-Blanche :)* Tiens ! toi, va donc au cellier prendre une bouteille de bouché... Pour fêter ce jour, hein !

MARIE-BLANCHE. *brusquement transportée.* — Oh ! oui, Simon !

Elle saute de joie et sort en courant.

ODILE, *qui vient de rentrer.* — Fêter quoi ?

SIMON. — Eh bien, les pierres ! *(D'un ton indéfinissable :)* Les pierres roses. *(Dans sa bouche de rude pêcheur, le mot « roses » sonne étrangement. Il répète, béat, les commissures écartées, en traînant sur le mot)...* Rôôôses.... Une bouteille de bouché ! C'est pas trop, hein !

ODILE. — Sûr que non !

SIMON, *à Rosine qui est remontée à la fenêtre.* — L'église que vous regardez, madame Mathieu ! Mais d'ici, voyez pas encore grand chose.

ROSINE. — Pardon ?... Oui.

Elle redescend.

ODILE. — V's allez pouvoir vous mettre à table.

ROSINE, *avec une gaîté factice.* — Alors vos haricots seront bons, madame Odile ?

PIERRE, *rentrant.* — Et voilà ! *(Il jette un coup d'œil circulaire. Cherche-t-il du regard Marie-Blanche qui n'est plus dans la pièce ? Rosine suit son regard des yeux... Et leurs yeux se croisent. Pierre prend aussitôt un air faussement enjoué et se frotte les mains.)* Ah ! je vous apporte un solide appétit !

ODILE. — Tant mieux donc ! Asseyez-vous !

Tous s'asseoient.

PIERRE, *mettant sa main sur le bras de Rosine.* — Ah ! oui, il faut que tu remontes avec nous, Rosine.

ROSINE, *retirant doucement son bras.* — Oui, j'irai...

Odile met le plat sur la table.

MARIE-BLANCHE, *rentrant avec une bouteille qu'elle brandit.* — V'là le bouché !

Pierre la regarde avec surprise.

SIMON. — Oui, j'ai pensé que pour ce jour, m'sieur Mathieu, une bonne bouteille, hein ?...

PIERRE. — Ah ! vous nous gâtez trop, Simon... N'est-ce pas, Rosine ?

ROSINE. — Beaucoup trop.

ODILE. — On sait que vous aimez le bon cidre.

MARIE-BLANCHE. — C'est du bon, monsieur Mathieu !

SIMON, *levant la bouteille.* — Ah ! oui, çui-là, c'est pas du pipi...

ODILE et MARIE-BLANCHE, *ensemble.* — Simon !

SIMON. — Quoi ?

PIERRE, *riant.* — Laissez donc ! Merci, Simon, vous êtes un père pour moi. Vous connaissez mes points faibles.

SIMON, *débouchant la bouteille.* — Bien oui, quoi, Odile, on est comme ça, on est comme ça. M'sieur Mathieur, c'est pas un qui fait des manières, on sait bien. C'est tout franc... *(Tirant le bouchon :)* Ouf... Vous permettez...

Il essuie le goulot et commence à servir.

PIERRE. — Merci, voilà comme j'aime qu'on me traite. Comme un homme de chez vous. Croyez-vous qu'autrement je pourrais la reconstruire, votre église. Ce n'est pas seulement avec ses bras ou avec sa tête qu'on entreprend ces choses-là. Il faut être du milieu, du climat... Mais voilà que je fais un cours. Rosine va encore me gronder...

Il a mis sa main sur la main de Rosine, qui retire doucement la sienne.

ROSINE. — Moi !... *(Après un temps :)* Pour qui me ferais-tu passer ?

PIERRE. — Mais pour ce que tu es... Un témoin nécessaire... *(Aux autres :)* Ah ! oui, bien nécessaire... J'en ferais des bêtises sans elle...

ROSINE, *agacée.* — Tais-toi donc...

Silence. Gêne. Simon verse le cidre. Ils mangent. Ils boivent. Marie-Blanche regarde Rosine.

ODILE. — ... Et... vous avez encore beaucoup de pierres à monter comme ça... ?

PIERRE, *toussant.* — Heu ! Eh bien... dans une huitaine je pense que nous aurons fini... Après ça nous commencerons à monter les sacs de ciment... Ensuite les poutres...

MARIE-BLANCHE. — Les poutres, oui ! Les grosses poutres.

SIMON, *du même ton qu'il a dit les « pierres roses ».* — Les grosses poutres...

PIERRE. — Car, du bois, vous savez, il ne reste rien... Rien de rien. Comme destruction...

MARIE-BLANCHE. — Pensez ! Un pareil incendie...

PIERRE. — Le seul bonheur dans ce malheur, c'est que les vitraux aient été mis en sûreté, au début de la guerre. Parce que cela, je peux vous le dire, c'était l'irréparable.

ODILE. — Et qu'y en avait qui ont dit : « A quoi que ça sert ? » Toi, Simon, tiens !

SIMON. — Moi ? Penses-tu ?...

ODILE. — Bien sûr que tu l'as pas dit au conseil. Tu l'as dit à moi...

SIMON, *haussant les épaules.* — Oh ! à toi... *(Il réfléchit.)* Mais non, je pense, c'est toi qui me l'as dit. Et maintenant tu veux que ça soye moi.

ODILE. — T'nez, vous l'entendez...

PIERRE. — Qu'est-ce que ça fait ? Tout le monde s'est trompé. Moi, tout le premier ! Est-ce que vous croyez qu'il ne m'est pas arrivé souvent de me fourrer le doigt dans l'œil jusqu'au coude.

MARIE-BLANCHE. — Oh !

PIERRE. — Quoi ?

MARIE-BLANCHE, *riant.* — Jusqu'au coude !...

ODILE. — Hé ! dis donc, Marie-Blanche !...

PIERRE. — Laissez-là, elle a raison de se moquer...

MARIE-BLANCHE, *confuse.* — Mais non, mais non...

PIERRE. — Mais si, mais si, on ne devrait jamais se servir d'images idiotes.

MARIE-BLANCHE, *confuse.* — Oh !

ROSINE, *un peu ironique.* — Tiens ! c'est Marie-Blanche qui te ramène à la mesure...

ODILE. — Qui qu'aurait dit ça ?

PIERRE, *avec une désinvolture forcée.* — Hé ? Mais pourquoi pas ?... Vous savez bien que la vérité...

Il n'achève pas.

ROSINE. — ... Sort de la bouche des enfants, Mais je crois que Marie-Blanche nous prouve qu'elle n'est plus une enfant...

Marie-Blanche regarde Rosine. Un silence. Ils mangent.

SIMON, *à Odile.* — Sont fameux, tes fayots.

ODILE. — Attend que ces m'sieur dame le dit.

PIERRE. — Ils sont excellents, excellents... pas, Rosine ?

ROSINE. — Excellents...

SIMON. — Ça vous remet du cœur au ventre.

PIERRE. — Pensez donc. C'est que ça creuse, le grand air !

ODILE. — Mangez-vous assez seulement ?

PIERRE. — Trop ! Trop ! Vous allez me faire engraisser. Je vais perdre ma ligne. Et j'aurai des reproches... des reproches de ma petite femme. *(Il remet sa main sur la main de Rosine, qui de nouveau, retire doucement la sienne.)* Heu... heureusement que je suis toujours en mouvement. Savez-vous combien de fois j'ai dû redescendre et regrimper dans la matinée : six fois ! Naturellement il faudrait que je sois en même temps en haut et en bas. Vous direz que je dépasse un peu mon rôle d'architecte. C'est possible, mais c'est un travail si particulier. Je ne suis jamais tranquille. Je sais bien que tout le monde y met du cœur et que je peux me fier à tous. Et pourtant je n'arrive à me fier entièrement à personne.

SIMON, *sans intention.* — Sauf à Marie-Blanche que vous l'aviez laissée seule en haut ce matin, quand j'ai monté avec le curé, en lui disant : « Ouvre bien l'œil, hein ! pendant que je suis en bas, et regarde bien tout ce qui se passe. » C'est-i pas vrai...

PIERRE, *surmontant un instant de gêne, et se jetant à l'eau carrément.* — Mais c'est vrai ! Mais c'est vrai ! Il faut dire ce qui est : Marie-Blanche me rend d'immenses services. C'est mon meilleur contremaître.

ODILE, *sceptique.* — Tiens !

MARIE-BLANCHE, *confuse.* — Que vous dites, monsieur Mathieu !

PIERRE. — Mais oui. Ça vous étonne, madame Odile, mais il faudrait que vous voyiez ça... Et toi aussi, Rosine, viens voir, je suis sûr que tu comprendras.

ROSINE, *ironique.* — Mais sans aucun doute...

PIERRE. — On peut bien se demander comment une enfant que rien ne semblait préparer... Et pourtant si, tout la préparait : elle a ça dans le sang... de famille... depuis six cents ans... *(Marie-Blanche le regarde parler avec surprise; Rosine avec ironie; Odile et Simon avec ahurissement.)* Elle est née en sachant construire l'église...

ODILE, *regardant Marie-Blanche,* — Hein ?

MARIE-BLANCHE. — Moi ?

PIERRE. — Son père s'attristait de n'avoir pas de fils ; depuis six cents ans c'était la première fois qu'un sacristain n'avait pas de fils pour devenir sacristain après lui : « C'est pour ça, m'a-t-elle dit, que l'église a disparu avec lui... Maintenant il faut tout recommencer. »

SIMON. — Oh !

PIERRE, *à Marie-Blanche.* — Tu ne m'as pas dit ça ?

MARIE-BLANCHE, *toute rouge.* — Si, je l'ai dit...

PIERRE. — Et tu ne le crois pas ?

MARIE-BLANCHE. — Si, je le crois...

PIERRE, *aux autres.* — Hein !... Ça vous étonne ?

SIMON. — A dire vrai... pas tant que ça...

ODILE. — Puisque vous le dites...

PIERRE. — Bien sûr qu'habitant cette île... ces choses-là, vous les vivez d'instinct, sans chercher à les interpréter... Tandis que nous, nous interprétons, nous expliquons... Nous... c'est-à-dire, n'est-ce pas ? ma femme et moi.

ROSINE. — Je t'en prie, ne me mêle pas à ces histoires.

Silence froid. Odile et Simon mangent, le nez sur leur assiette. Marie-Blanche est immobile. Pierre regarde de coin Rosine.

Enfin Simon tousse.

SIMON. — Vous prendrez-t-y du fromage ?

Pierre fait simplement un signe de tête. Odile se lève et fait un signe à Marie-Blanche qui l'aide à enlever les assiettes. Odile apporte le fromage. Elle se rassied; Marie-Blanche aussi.

ODILE. — Je pense vous le trouverez bon, mais je sais point. Peut-être pas fait assez qu'il est.

Ils se servent de fromage.

SIMON, *à Pierre.* — Comment qu'il est ?

PIERRE. — Bon, oui...

ODILE, *à Rosine.* — Facilement qu'on se trompe avec le camembert. On a beau le tâter. Vaut mieux le sentir.

SIMON. — Plus qui pue, plus qu'il est bon, disait mon père.

ODILE. — Pas besoin de ton père. Et puis c'est point vrai... Y en a qui puent bon, y en a qui puent mauvais. *(A Rosine :)* L'est-il à votre goût, çui-là ?

ROSINE. — Je suis confuse, madame Odile, confuse, confuse du mal que vous vous donnez.

ODILE. — Parlez point de ça...

ROSINE. — Que pourrais-je faire pour vous aider ? Je me sens si inutile.

ODILE. — Faites venir vos enfants. Ça, vous me ferez plaisir.

PIERRE, *doucement.* — Oui, Rosine, faisons venir les enfants.

Rosine ne répond pas.

ODILE, *à Marie-Blanche.* — Le café, donne-nous donc... *(Marie-Blanche se lève, va prendre la cafetière sur le fourneau et sert le café en faisant le tour de la table. En servant Rosine, sa main tremble et elle en verse un peu à côté. Rosine fait un brusque mouvement en arrière.)* Ah ! foutue maladroite !

ROSINE, *regardant sa robe.* — Il n'y a pas de mal... Ne la grondez pas, madame Odile.

SIMON. — Qué que t'as donc dans les pattes ?

MARIE-BLANCHE, *consternée.* — Je sais pas...

ROSINE, *à Marie-Blanche.* — Ne vous troublez pas... Cela peut arriver à tout le monde...

PIERRE, *avec une gaieté forcée.* — Ah oui ! moi-même... Rosine pourrait vous le dire...

Rosine ne répond pas. Ils achèvent leur café en silence. Puis Odile se lève et commence à débarrasser.

ODILE, *à Marie-Blanche.* — Aide-moi donc ! A quoi que tu rêves ?

Marie-Blanche se lève et l'aide à débarrasser.

PIERRE. — Une cigarette, Simon ?

Il tend son étui.

SIMON. — Ça, je veux bien, monsieur Mathieu... Merci.

PIERRE, *avec une certaine hésitation.* — ... Je t'en offre une, Rosine ?

ROSINE. — Non, merci...

SIMON. — Vous remontez point tout de suite ?

PIERRE. — Non, non, la matinée a été dure. Je leur ai dit de prendre leur temps pour déjeuner... J'aime mieux d'ailleurs qu'ils rentrent chez eux, ceux qui sont de l'île du moins... Les autres au bistro... Oh ! quand il fera plus chaud, ils pourront apporter leur casse-croûte... ceux qui voudront...

SIMON. — Sûr...

Silence. Rosine se lève et va au fond, où Odile et Marie-Blanche font la vaisselle.

ROSINE, *à Odile.* — Laissez-moi vous aider.

ODILE. — Pensez, pensez, madame Mathieu. Voyez, ça va vite, nous deux Marie-Blanche.

Rosine va vers la fenêtre.

PIERRE, *se levant et la rejoignant.* — Tu vois, Rosine, avant deux mois nous pourrons d'ici... Oh ! pas encore l'église achevée... Mais les gros murs déjà...

ROSINE, *regardant au dehors, lointaine.* — Oui...

SIMON, *se levant et allant prendre son ciré.* — J'ai des filets à réparer par là. On profite que c'est morte eau, vous comprenez... Faut pas que les plus vieux comme moi soyent feignants, puisque les plus jeunes vous les avez embauchés pour l'église...

PIERRE. — Ça vous donne plus de travail.

SIMON. — On s'en plaint point, tiens !

Il sort.

ODILE. — Il fait beau, mon linge doit être sec. *(Elle prend un panier et va à la porte. Au moment de sortir, elle s'adresse à Marie-Blanche.)* Viens-t-en m'aider, toi...

Elle sort. Marie-Blanche semble hésiter à la suivre. Elle regarde Rosine et paraît désemparée. Rosine surprend son regard.

ROSINE, *doucement.* — Vas-y... et puis tu reviendras... et nous monterons là-haut... ensemble...

Marie-Blanche sort. Rosine est à la fenêtre, regardant au dehors.

PIERRE. — Rosine... *(Elle ne répond pas. Il répète, presque suppliant :)* Rosine...

ROSINE, *sans se retourner.* — Quoi ?

PIERRE, *après un temps.* — Je ne sais pas... ce que j'ai pu dire... Il me semble... que je t'ai fait de la peine... sans le vouloir...

ROSINE. — Mais non...

PIERRE. — Dis-le-moi... franchement...

ROSINE, *redescendant.* — Tu es fou... C'est moi qui suis bête... C'est moi qui suis triste.

PIERRE. — Triste ? C'est cela ?...

ROSINE. — Mais oui...

PIERRE. — Les enfants ?

ROSINE. — Naturellement...

PIERRE. — Nous allons les faire venir.

ROSINE. — C'est difficile.

PIERRE. — Rien n'est difficile pour que tu ne sois pas triste...

ROSINE, *le regardant.* — Ah !... Mais tout est difficile, Pierre... Ce que tu fais est très difficile... je le sais.

PIERRE. — Tu le sais...

ROSINE. — Et je ne voudrais pas être une gêne pour toi...

PIERRE. — Une gêne, oh !

ROSINE. — Mettons un souci.

PIERRE. — Mais tu...

ROSINE. — Chut !... *(Elle va à lui et le regarde doucement.)* Construis ton église, mon enfant... Rien d'autre ne doit compter... Et nous tous, nous sommes là pour t'aider...

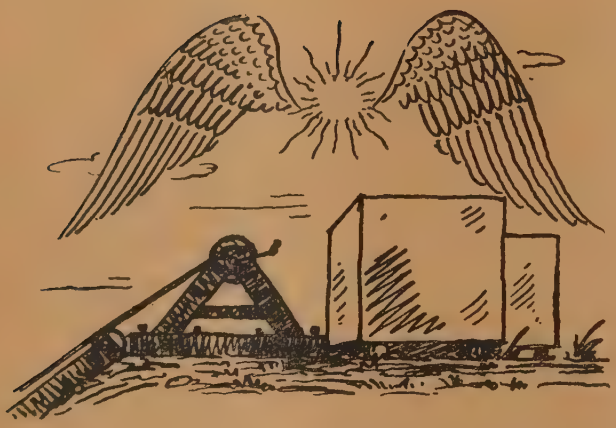
PIERRE. — Mais tu n'as rien qui...

ROSINE. — Je n'ai rien qui...

PIERRE. — ... Tu me dis la vérité ?

ROSINE. — Je te dis la vérité... *(La porte s'ouvre.)* Chut ! *(Marie-Blanche rentre avec le panier de linge, qu'elle pose sur la table... Rosine la prend par les épaules et la regarde bien en face. Marie-Blanche ne détourne pas le regard. Rosine semble vouloir forcer ses yeux, deviner le secret de ses yeux. Elle murmure :)* Tu as de beaux yeux clairs, petite... clairs... clairs... transparents... Ah ! *(Et brusquement :)* Allons voir ce beau travail... *(Elle se force à sourire et prend le bras de Pierre.)* Venez, messire Mathieu !... *(Et celui de Marie-Blanche.)* Et vous, pastourelle !...

RIDEAU



ACTE III

Quelques mois plus tard. Simon, Odile, Rosine, Marie-Blanche : Simon regarde par la fenêtre, tandis qu'au premier plan Odile et Rosine essayent une robe à Marie-Blanche.

SIMON, *à la fenêtre.* — Bien vrai, où c'est-y qu'ils ont dégotté un drapeau de c'te taille ?

MARIE-BLANCHE. — Le plus grand qu'ils ont trouvé !

ODILE. — Lève donc les bras.

Marie-Blanche lève les bras.

SIMON. — Ils l'ont mis en place du clocher, là où c'qui sera, le clocher...

ROSINE, *à Odile.* — Un peu serré de la taille, vous ne trouvez pas ?

ODILE. — Ça te gêne t'i ?

MARIE-BLANCHE. — Oh !...

ODILE. — T'en sais rien ?

ROSINE. — Je vais desserrer un peu...

SIMON. — Et puis que ça claque !

MARIE-BLANCHE, *se tournant.* — Il claque ?

ODILE. — Bouge donc pas !... *(A Simon :)* La fais point bouger, toi !

SIMON. — Moi !... Et quoi que j'ai dit ?

ROSINE. — Passez-moi une épingle.

SIMON, *redescendant.* — Drôle d'habitude de mettre un drapeau sur un bâtiment qu'est fini.

MARIE-BLANCHE, *animée.* — C'est toujours, Simon, toujours.

ROSINE. — C'est d'ailleurs beau, vous ne trouvez pas ?

SIMON. — Sûr...

ODILE. — Fini ? Ils appellent ça fini ?

MARIE-BLANCHE. — Si, qu'c'est fini, Odile ! C'est pas fini. Mais quand même, c'est comme fini !

ROSINE. — Oui, c'est une façon de parler. Quand les ouvriers ont placé la plus haute poutre du toit, ils disent : « C'est fini. »

MARIE-BLANCHE. — Ils l'ont dit !

ROSINE. — Et ils mettent un drapeau. Mais ils savent bien que ce n'est pas fini. Dans un certain sens, ça ne fait même que commencer.

ODILE. — Et combien de temps qui faudra pour qu'elle soye finie pour de vrai ?

MARIE-BLANCHE. — Dans quatre mois, elle sera consacrée !

ROSINE. — C'est ce que dit Pierre...

SIMON. — Oh ! oh ! je voudrais bien voir...

ODILE, *à Marie-Blanche.* — Lève le bras donc, que tu empêches Mme Rosine de travailler.

ROSINE. — Si, quatre mois, quatre mois et demi, s'il n'y a pas d'accroc.

SIMON. — Eh bien ! qu'ils se pressent point de déranger l'évêque...

MARIE-BLANCHE, *un bras en l'air.* — Mgr Bruck viendra avant Noël, Simon.

SIMON. — Tiens ! qu'elle le croit, elle !

MARIE-BLANCHE. — Sûr que je le crois...

ODILE. — Tourne-toi maintenant. Lève l'autre bras.

ROSINE. — Mais je le crois aussi. Pierre en est sûr. *(A Marie-Blanche :)* Ne bouge pas. En tout cas, la journée d'aujourd'hui est une grande étape : la plus importante avant la consécration.

MARIE-BLANCHE. — Vous voyez bien !

ODILE. — Et puis une occasion pour boire.

SIMON. — Cinquante bouteilles qu'a fait venir M. Mathieu. Sûr qu'ils peuvent être contents.

ROSINE. — Mais tout le monde a fait quelque chose, tous ceux qui peuvent ; vous aussi, je le sais... Et ceux qui ne peuvent pas... ils danseront.

SIMON. — Bien sûr, c'est une fête...

MARIE-BLANCHE. — Y a jamais eu de fête comme ça ici. Du moins qu'on n'en a pas vu, nous autres. Parce qu'autrefois...

ROSINE. — Repose-toi : baisse le bras.

Elle se recule pour juger de l'effet.

ODILE. — Si on m'avait dit que Marie-Blanche...

ROSINE. — Vous ne pouviez pas refuser ça aux ouvriers. Elle est devenue une sorte de mascotte. Si elle n'était plus là, je pense qu'ils refuseraient de travailler maintenant...

SIMON. — Le monde est fou...

ROSINE. — Tiens ! monte sur la table...

Elle prend la main de Marie-Blanche et l'aide à monter sur la table.

ODILE. — Et c'est encore vous qu'avez eu le plus grand mal avec c'te robe.

ROSINE. — Ce n'est rien... *(A Marie-Blanche :)* Tourne un peu.

Marie-Blanche tourne.

SIMON. — Mascotte, vous avez dit. C'est censément comme qui dirait une rosière.

MARIE-BLANCHE, *s'arrêtant de tourner.* — Qu'est-ce que tu dis, Simon ?

ROSINE. — Pas tout à fait... Oh ! en l'occurrence, un peu, si vous voulez...

SIMON. — Ma grand'mère a été rosière.

ODILE. — Mais elle a point construit d'église !...

SIMON. — Et Marie-Blanche ! Tu crois que c'est elle qui l'a construite, l'église ?

ROSINE. — Ils en sont tous persuadés, tout au moins que sans elle ils ne l'auraient jamais construite. N'allez pas leur dire le contraire.

SIMON, *sans intention.* — Et votre mari aussi, il le croit ?

ROSINE. — ... Je ne sais pas...

SIMON. — Le monde est fou...

Entre Pierre.

PIERRE. — Eh bien, qu'est-ce que tu fais là-dessus ?

ODILE. — Elle essaye.

ROSINE. — Oui, Pierre, je crois que nous avons bien travaillé, Odile et moi.

ODILE. — C'est vous surtout, madame Rosine.

MARIE-BLANCHE. — Je peux descendre ?

PIERRE. — Attends, que j'admire...

SIMON. — Tourne... tourne donc...

MARIE-BLANCHE, *à Rosine.* — Il faut tourner ?

ROSINE. — Un peu, si tu veux...

Marie-Blanche tourne lentement. Tous la regardent.

SIMON. — L'aurait bien rigolé, ton père.

MARIE-BLANCHE, *s'arrêtant.* — Tu crois, Simon ?

ODILE. — T'y connais rien, Simon. L'aurait trouvée très belle, sa fille.

MARIE-BLANCHE. — Mais maintenant, je peux descendre ?

PIERRE. — Tu n'est pas pressée : c'est que tu fais très bien sur ce piédestal.

MARIE-BLANCHE. — Mais c'est que j'ai le vertige.

PIERRE. — Le vertige ! Sur une table !... Tu ne l'as pas de là-haut.

Il montre la fenêtre.

MARIE-BLANCHE. — C'est point pareil.

ROSINE. — Eh bien, descends.

PIERRE. — *(Marie-Blanche hésite sur le bord de la table.)* Tiens ! donne-moi la main.

Il lui donne la main. Elle saute et tombe presque dans ses bras. Rosine réprime un mouvement.

ODILE. — Abîme point la robe...

MARIE-BLANCHE, *se défripant d'une main.* — Non, non...

PIERRE, *qui tient toujours l'autre main et se recule un peu pour regarder la robe.* — Bravo, Rosine, c'est du beau travail... On va la montrer aux ouvriers, cette belle enfant.

SIMON. — Paraît que c'est leur mascotte maintenant !...

PIERRE. — C'est le mot, Simon, c'est le mot... Il faut toujours une mascotte aux hommes qui font de grandes choses. Ceux qui ont construit l'ancienne église en avaient une aussi.

ODILE. — Tiens donc !

MARIE-BLANCHE. — Monsieur Pierre...

PIERRE, *à Marie-Blanche.* — Ah ! Tu ne savais pas cela, toi ! Une chose que je vais t'apprendre, pour une fois... Ils avaient leur mascotte, oui... Une petite fille, comme toi... Du pays, comme toi !... Qui les encourageait, comme toi...

SIMON. — Vous voyez ça !

ROSINE, *avec une nuance d'ironie.* — Quel secours pour messire Mathieu !

PIERRE. — Mais... bien sûr, Rosine, bien sûr !

ROSINE. — Et est-ce aussi dame Mathieu qui a fait la robe de cette mascotte ?

PIERRE. — N'en doute pas ; dame Mathieu est toujours là pour ce travail, et sans elle messire Mathieu ne vaudrait rien.

ROSINE. — Messire Mathieu est en tout cas bien gentil de le dire.

PIERRE. — Il dit ce qu'il pense, Rosine.

ROSINE. — Allons ! Je suis heureuse que tu apprécies ma robe...

PIERRE. — C'est un chef-d'œuvre.

ROSINE. — N'exagérons pas.

MARIE-BLANCHE. — Vous êtes sûr de ce que vous avez dit, monsieur Pierre... l'autre mascotte ?

PIERRE. — Aussi sûr que je te vois.

ROSINE. — Puisqu'il te le dit !...

SIMON. — Et vous pensez que c'était aussi la fille du sacristain ?

PIERRE. — C'est bien probable.

MARIE-BLANCHE. — Y avait pas de sacristain : y avait pas d'église.

PIERRE. — Il n'y en avait plus. Mais la vieille église détruite par la foudre, elle avait bien un sacristain, et le sacristain avait bien une fille...

SIMON. — Et pourquoi donc qu'il faut que ça soye toujours la fille d'un sacristain.

PIERRE. — Je ne dis pas qu'il le faut. Je dis que c'est ainsi.

MARIE-BLANCHE. — Naturellement, Simon ! C'est comme ça, c'est comme ça...

PIERRE. — Il y a toujours un sanctuaire sur ce piton, face à la mer. Ce n'est pas le même, mais c'est pareil, et vous ne vous demandez pas pourquoi...

ODILE. — Et quelle robe qu'elle avait, cette mascotte-là ?

PIERRE. — Ah ! Vous m'en demandez trop, madame Odile...

ROSINE. — Elle avait une longue robe de soie blanche...

ODILE. — De la soie ! Mince !

ROSINE. — Pas moins ! Au col une large fraise de dentelle ; à la taille une ceinture de brocard avec un gros nœud...

ODILE. — Mais c'est quasiment une princesse que vous nous faites là.

ROSINE. — Une mascotte, c'est toujours une princesse de quelque chose, par la ferveur des hommes, vous ne savez donc pas ?

SIMON. — Alors te v'là princesse, ma Marie-Blanche.

ROSINE. — Vous pouvez être fiers : Marie-Blanche a acquis droit de noblesse dans cette île. Pensez donc, voilà la troisième église qu'elle fait construire !

MARIE-BLANCHE. — Moi ?

ODILE. — La troisième ?

ROSINE. — Bien sûr ! L'église primitive du IV^e^ siècle. Et puis celle du XIII^e^ siècle ! Et celle du XX^e^. C'est toujours la même mascotte, l'âme de l'église qui sort des pierres pour aider chaque fois les constructeurs.

SIMON. — Bon sang !

ODILE. — Et quoi que vous en dites, monsieur Pierre ?...

PIERRE, *un peu pincé.* — Puisque ma femme vous le dit... ce doit être vrai...

ROSINE, *innocemment.* — Je n'ai répété que ce que tu m'as dit.

SIMON. — Alors bien sûr, c'est vrai.

ODILE. — Quelle histoire !

MARIE-BLANCHE, *allant à Rosine.* — Madame Rosine...

ROSINE. — Quoi ?

MARIE-BLANCHE. — Vous vous êtes point moquée de moi ?

ROSINE, *troublée, la regardant un moment, puis murmurant.* — ... Est-ce que j'ai l'habitude de me moquer... de toi ?

MARIE-BLANCHE, *se jetant dans ses bras.* — Oh !

ODILE. — Quoi donc qu'elle a ?

SIMON, *se touchant le front.* — Tête brûlée, toujours !

PIERRE, *angoissé.* — Rosine...

ROSINE, *repoussant doucement Marie-Blanche.* — Allons ! petite...

On entend des bruits au dehors, des voix, des clameurs, et un cri qui revient plusieurs fois : « Marie-Blanche ». Aussitôt Marie-Blanche se reblottit contre Rosine.

SIMON. — Marie-Blanche, qu'ils réclament... vos ouvriers.

PIERRE, *qui est un peu agacé.* — Je leur ai dit à seize heures...

ODILE. — Quand même elle est prête...

ROSINE, *à Marie-Blanche.* — Entends-tu ?

MARIE-BLANCHE. — J'ai peur, madame Rosine.

ROSINE. — Quoi ! Un si beau jour... Tu vas me dire... *(Aux autres :)* Allez-y ! Faites-les patienter...

Elle retient Marie-Blanche.

ODILE, *à Simon.* — C'est ça, viens t'en donc voir.

Elle ouvre la porte. On entend des cris de joie.

SIMON, *se touchant encore le front.* — Va comprendre...

Il sort avec elle.

PIERRE. — Rosine...

ROSINE. — Va ! Nous te suivons...

Pierre hésite, puis sort. Dehors, on entend Simon qui crie : « Patience ! Qu'elle va venir, je vous dis. »

ROSINE. — Qu'est-ce que tu as ?

MARIE-BLANCHE, *effrayée.* — Pourquoi que vous avez dit que c'était moi qui l'ai construite, l'autre église ?

ROSINE, *qui après une hésitation, prend le parti de rire.* — Mais voyons, on parle comme ça... Si j'avais su t'impressionner...

MARIE-BLANCHE. — Vous la connaissez donc pas, l'histoire de l'autre ?

ROSINE. — L'autre église ?

MARIE-BLANCHE. — L'autre mascotte... l'autre Marie-Blanche, si vous voulez.

ROSINE. — Il y a donc une autre Marie-Blanche ?

MARIE-BLANCHE. — C'est vous qui l'avez dit.

ROSINE. — Ce n'était pas sérieux...

MARIE-BLANCHE. — Si, que c'était sérieux, comme vous parliez.

ROSINE. — En tout cas, je te jure que je ne sais pas...

MARIE-BLANCHE. — Moi, je sais bien...

ROSINE. — Qu'est-ce que tu sais ?...

MARIE-BLANCHE. — Quand l'église a été finie, personne a su ce qu'elle est devenue...

ROSINE. — Qu'est-ce que tu racontes ?

MARIE-BLANCHE. — On a dit toute sorte d'histoires, les uns qu'elle a été engloutie dans la terre, les autres qu'elle a été enlevée par un ange...

ROSINE. — Quoi ? Quoi ?

MARIE-BLANCHE. — Et aussi qu'elle a été enfermée dans une pierre de l'église. Vous avez dit ça...

ROSINE. — Qu'est-ce que j'ai dit ?

MARIE-BLANCHE. — Qu'elle sortait des pierres de l'église, chaque fois...

ROSINE. — Mais où prends-tu ces choses ?

MARIE-BLANCHE. — Mon père m'a raconté...

ROSINE, *vivement.* — Ce sont des songes, ce sont des légendes. Ça ne tient pas debout, il ne faut pas croire ces choses-là.

MARIE-BLANCHE. — Vous êtes sûre ?

ROSINE, *la regardant dans les yeux.* — Puisque je te le dis...

MARIE-BLANCHE, *après un temps.* — ... J'ai confiance en vous, madame Rosine.

ROSINE. — Tu peux...

PIERRE, *rouvrant la porte.* — Eh bien... on vous attend.

MARIE-BLANCHE. — Voilà !

ROSINE, *qui l'embrasse, puis la repousse.* — Vas-y... et ne pense qu'à la joie... *(Marie-Blanche sort.)* Pierre, un instant... *(Pierre a la main sur la porte.)* Ferme cette porte... Viens !...

PIERRE, *s'approchant, surpris.* — Qu'est-ce que... ?

ROSINE. — C'est dimanche. Vous ne travaillez pas... Et tu n'es pas si pressé d'aller danser...

PIERRE. — Je ne suis pas du tout pressé d'aller danser. Je n'ai pas du tout l'intention de danser.

ROSINE. — Je sais bien que c'est un bal pour ton église...

PIERRE. — « Mon » église ?

ROSINE. — Enfin...

PIERRE. — Elle n'est pas à moi... C'est plutôt moi qui suis à elle.

ROSINE. — Ecoute... J'ai peur...

PIERRE, *surpris.* — De quoi ? *(Elle se tait.)* Explique...

ROSINE. — Je n'ai pas peur de ce qui s'explique.

PIERRE. — Alors ?

ROSINE, *après un temps.* — Tu n'as pas l'impression, parfois, de remuer des forces qui te dépassent....

PIERRE. — Nous avons toujours cette impression. Il faut bien vivre avec...

ROSINE. — Tu n'as jamais peur...

PIERRE. — Je ne ferais jamais rien...

ROSINE. — Cette âme qui, chaque fois, semble s'échapper des pierres...

PIERRE. — Quoi ?

ROSINE. — C'est toi-même qui...

PIERRE. — Des songes, des légendes...

ROSINE, *troublée.* — Tu dis ?...

PIERRE. — Je dis : des songes, des légendes...

ROSINE. — Ah !

PIERRE. — Et que veux-tu que je dise ?

ROSINE. — Evidemment...

Elle demeure songeuse.

PIERRE, *après un temps.* — C'est tout ?

ROSINE, *vivement.* — Non, non...

PIERRE. — ... Alors dis-moi tout de suite...

ROSINE, *après un temps.* — ... Marie-Blanche...

PIERRE. — Marie-Blanche ?

ROSINE. — Comprends à demi-mot...

PIERRE. — Ah !... *(Après un silence.)* Je te croyais... plus de confiance.

ROSINE, *vivement.* — Je ne suis pas jalouse, fais-moi l'amitié de le croire. C'est beaucoup plus profond. J'ai peur... j'ai peur seulement de ce qui vous dépasse, elle et toi...

PIERRE. — Décidément, j'ai créé ici une atmosphère...

ROSINE. — ... De songes...

PIERRE. — Nous allons essayer d'être plus raisonnables.

ROSINE. — S'il dépend de nous d'être raisonnables.

PIERRE, *rêveur.* — Créer une église... cela nous transporte sur un plan...

Il fait un geste vague.

ROSINE. — Où il n'y a plus de garde-fou...

PIERRE. — ... Merci de me l'avoir fait remarquer.

La porte s'ouvre brusquement : entre Marie-Blanche.

MARIE-BLANCHE. — On vous réclame aussi, monsieur Pierre...

ROSINE, *après un court débat intérieur.* — Tiens, répète un peu à Pierre ce que tu m'as dit. Je vais les faire patienter.

Et sans que ni l'un ni l'autre aient eu le temps de faire un geste, elle sort précipitamment. Marie-Blanche regarde Pierre avec surprise. Pierre la regarde avec trouble.

MARIE-BLANCHE. — Monsieur Pierre...

PIERRE, *après un temps.* — ... Qu'est-ce que tu as raconté à Rosine ?

MARIE-BLANCHE. — Moi ?... Ah ! Sur l'autre...

PIERRE. — L'autre... ?

MARIE-BLANCHE. — L'autre ma... l'autre mascotte.

PIERRE. — Que lui as-tu dit ?

MARIE-BLANCHE. — ... Des choses... qu'on racontait chez moi...

PIERRE. — Ton père ?

MARIE-BLANCHE. — Oui...

PIERRE. — Tn ne m'as pas dit ces choses ?

MARIE-BLANCHE. — Non.

PIERRE. — Pourquoi ?

MARIE-BLANCHE. — Je ne sais pas... Peut-être que vous auriez ri...

PIERRE. — Je ne rirai pas... dis-les...

MARIE-BLANCHE. — Que tout juste l'église consacrée, elle a disparu.

PIERRE. — Disparu ?... Qui ?

MARIE-BLANCHE. — Mais la mascotte... On ne sait pas comment. Engloutie dans la terre ou emportée par un ange... ou bien... *(Avec un effroi indéfinissable :)* enfermée dans une pierre de l'église.

PIERRE. — Tu as dit ça à Rosine.

MARIE-BLANCHE. — Oui.

PIERRE. — Et qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

MARIE-BLANCHE. — Que c'étaient des songes et des légendes.

PIERRE, *frappé.* — Ah !... *(Il reste un moment rêveur.)* Oui...

Il se met à marcher : Marie-Blanche le suit des yeux avec inquiétude.

MARIE-BLANCHE, *après un temps assez long.* — C'est pas vrai ?

PIERRE, *s'arrêtant.* — Mais si, c'est vrai... Et que veux-tu que ce soit ?

MARIE-BLANCHE, *rêveuse.* — ... Oui... *(Après un temps :)* Et c'est mieux, vous croyez ?

PIERRE. — Comment... tu voudrais que ce soit vrai, ces histoires ?

MARIE-BLANCHE. — Je sais plus, moi...

PIERRE. — Ne va pas dire ça à M. le Curé, ma pauvre enfant...

MARIE-BLANCHE. — Il me gronderait ?

PIERRE, *riant.* — Il t'exorciserait...

MARIE-BLANCHE, *épouvantée.* — Oh !

PIERRE. — Rassure-toi, je plaisante...

MARIE-BLANCHE. — Faut pas plaisanter avec ces choses !...

PIERRE. — Tu as raison. Mais, que veux-tu, à force de travailler comme nous, là-haut, on perd contact avec la terre...

MARIE-BLANCHE. — Vous croyez ?

PIERRE. — Il faut faire attention, Marie-Blanche.

MARIE-BLANCHE. — Attention ?

PIERRE. — De ne pas perdre l'équilibre...

MARIE-BLANCHE. — ... Je comprends pas, monsieur Pierre !

PIERRE. — Qu'est-ce que tu ne comprends pas ?

MARIE-BLANCHE. — Depuis si longtemps qu'on y monte là-haut !

PIERRE. — C'est vrai, depuis si longtemps, tu es habituée, toi... Mais pas moi. J'ai pris le vertige...

MARIE-BLANCHE. — Vous n'êtes pas le premier Parisien qui l'a pris.

PIERRE. — Messire Mathieu, tu crois ?

MARIE-BLANCHE. — Sûr qu'il l'avait !

PIERRE. — Tu le sais sûrement ?

MARIE-BLANCHE. — Puisqu'il l'a dit !

PIERRE. — Il l'a dit ?

MARIE-BLANCHE. — A mon père...

PIERRE. — A ton père ?...

MARIE-BLANCHE. — Enfin pas à lui, mais vous savez...

PIERRE, *souriant.* — Oui, Marie-Blanche... *(Il la regarde.)* Ainsi c'est toute la lignée des sacristains qui me transmet ce vertige de messire Mathieu...

Un temps.

MARIE-BLANCHE. — ... Faudrait bien retourner là-bas.

PIERRE, *la regardant.* — Retournons : ils t'attendent... *(Après un temps :)* Pourtant ils auront toute la vie, eux, quand je serai parti, moi.

MARIE-BLANCHE. — Vous allez partir ?

PIERRE. — Bien sûr... Après la consécration...

MARIE-BLANCHE, *consternée.* — A Noël... !

PIERRE. — A Noël... Cela t'étonne ?

MARIE-BLANCHE, *triste.* — Je ne sais pas.

PIERRE. — Rien ne dure ici-bas

Un temps.

MARIE-BLANCHE. — Monsieur Pierre...

PIERRE. — Mon enfant...

MARIE-BLANCHE. — ... Tout le monde sera triste de votre départ.

PIERRE. — C'est gentil de me le dire.

MARIE-BLANCHE. — ... On construit trop vite les églises à présent...

PIERRE. — Ah ! certes, mon confrère était mieux partagé... De son temps, construire une église, c'était toute une vie... Aujourd'hui...

Il a un geste vague.

MARIE-BLANCHE. — Vous reviendrez la voir...

PIERRE. — Certainement, je reviendrai la voir...

Un silence... Il la regarde avec tant d'attention qu'elle finit par baisser les yeux.

MARIE-BLANCHE. — ... Il faudrait... retourner...

PIERRE. — ... Ah !... Messire Mathieu... que pouvais-tu bien lui dire ?

MARIE-BLANCHE. — Moi ?

PIERRE. — Il arrivait ici plein de doutes... Un pauvre homme sans forces... découragé par tout le monde... Il allait tout abandonner... Mais voilà !... Tu étais là... Tu lui as parlé... Qu'as-tu dit ?

MARIE-BLANCHE. — Mais...

PIERRE. — On aimerait savoir... on aimerait... ranimer le passé... percer ces brumes... t'entendre parler... comment tu les as tous retournés... lui... et le curé... et les échevins... et tous les hommes... les femmes... les ouvriers surtout... et comment... comment tu as élevé cette église... à bout de bras...

MARIE-BLANCHE, *sans voix.* — Monsieur Pierre...

PIERRE. — Pas toi, bien sûr... Mais tu es celle qui anime le bras des autres... le cœur des autres... Comment fais-tu, petite fille ? Tu ne dis pourtant que des choses simples... Quelle force émane donc de toi ?... De ton visage ?... De ta beauté ?... *(Elle baisse à nouveau les yeux.)* Oui, on aimerait savoir... On aimerait... Bien sûr, toi, tu ne sais rien... Pour toi, c'est tout simple... Mais pour nous quel mystère !... Regarde-moi... *(Il lui prend les mains. Elle lève les yeux.)* Est-ce que tu n'as pas toujours porté cette robe ?... Toujours ! Qu'ont-ils dit quand ils t'ont vue ainsi ?... Elle est belle, cette robe, tu le sais.

MARIE-BLANCHE. — Vous trouvez ?

PIERRE. — Et toi — il faut bien te le dire — tu es belle dedans...

MARIE-BLANCHE, *gênée.* — Oui ?

PIERRE, *après un temps, se reculant pour la regarder, mais la tenant toujours, à bout de bras, par le bout des doigts.* — Ce n'est pas la robe qui te va, Marie-Blanche... C'est toi qui vas à la robe... *(Elle ne répond pas.)* On ne te l'a jamais dit ?

MARIE-BLANCHE. — Quoi, monsieur Pierre ?

PIERRE. — Que tu étais belle ?

MARIE-BLANCHE. — Je... ne sais pas...

PIERRE. — C'est pourtant bien l'avis de tout le monde.

Un temps. Il la regarde toujours, la tient toujours par le bout des doigts.

MARIE-BLANCHE, *soudain.* — Quelqu'un, si, me l'a dit...

PIERRE, *surpris.* — Qui donc ?

MARIE-BLANCHE. — Mme Rosine.

Pierre ne répond pas tout de suite. Il lâche lentement les doigts de Marie-Blanche, dont les bras retombent doucement.

PIERRE, *de la voix d'un homme dégrisé.* — ... Oui... Elle a eu raison... *(Encore un temps, et puis vivement :)* Allons ! Viens, Marie-Blanche ! Il ne faut pas les faire attendre.

Il sort rapidement. Elle ne le suit pas tout de suite. Elle demeure un instant seule, songeuse, troublée, inquiète : puis elle sort à son tour.

RIDEAU

ACTE IV

Même jour, le soir. La scène reste vide un instant, et puis Pierre rentre précipitamment, se débarrasse de sa canadienne, agite les bras à deux ou trois reprises en faisant : « Ça alors !... » et puis entre dans la chambre. Presque aussitôt, Rosine entre à son tour. Elle fait : « Pierre !... Pierre !... » puis entre également dans la chambre. La scène reste encore vide, puis Simon rentre avec Odile.

SIMON. — T'as compris, toi ?

ODILE. — Non, par exemple !

SIMON, *se touchant le front.* — Qu'elle est folle, j'te dis ! Qu'elle est folle !

ODILE. — Fou toi-même ! C'était pas une folle qui chantait ! Ce qu'elle disait, elle avait bien l'air de le comprendre, tiens !

SIMON. — T'as compris, toi, c'te chanson ?

ODILE. — Qui c'est qu'a compris, sauf elle ?

SIMON. — Faut que je demande à Mme Rosine. Où qu'c'est qui sont ?

ODILE. — Probable dans leur chambre ! Laisse-les tranquilles. T'as pas vu la tête qu'ils faisaient.

SIMON. — Si que j'ai vu ! Toute blanche qu'elle était. Et lui, l'est parti tout de suite qu'on applaudissait encore...

ODILE. — Quand même si je pouvais savoir ce qu'elle chantait...

SIMON. — Tiens ! la v'là ! Demande-lui...

Entre Marie-Blanche.

ODILE. — Ah ! qu'on t'attendait ! Quoi que tu nous as chanté ?

Marie-Blanche les regarde sans parler.

SIMON. — Et alors ?

MARIE-BLANCHE. — Je sais pas.

ODILE. — Elle sait pas ? Eh bien, celle-là, elle est forte ! Tu chantes et tu sais pas quoi.

MARIE-BLANCHE. — Non.

SIMON. — Tu l'avais d'jà chantée, c'te chanson ?

MARIE-BLANCHE. — Non... J'sais pas...

ODILE. — Même pas quand t'étais petite...

MARIE-BLANCHE. — Non... J'sais plus.

SIMON. — As-tu compris au moins ce que t'as dit, toi ?

MARIE-BLANCHE. — Je...

Elle les regarde avec ahurissement.

ODILE. — Tu le sais plus, p't-être ?

MARIE-BLANCHE. — Non...

SIMON, *riant.* — Ah ! ben, elle est bonne, celle-là, ah ben, elle est bonne !

MARIE-BLANCHE, *prête à pleurer.* — Pourquoi que tu ris comme ça, Simon ?

Depuis un moment, Pierre et Rosine ont rouvert la porte.

ROSINE, *s'avançant.* — Laissez-la ! C'est normal qu'elle soit troublée. Ecoute, tu chantais cette chanson autrefois. Ta maman te l'a chantée quand tu étais toute petite. Tu ne te souviens pas ?

MARIE-BLANCHE. — Vous croyez ?... Je sais pas, moi...

PIERRE. — Mais sais-tu seulement ce que c'est, ce que tu as chanté ?

MARIE-BLANCHE. — Ce que c'est, ce que... *(Elle le regarde.)* Qu'est-ce que j'ai chanté, monsieur Pierre ?

SIMON. — Ah ! par exemple.

ROSINE. — Chut !

ODILE. — Tais-toi donc !...

PIERRE. — Mais... tu te rappelles bien que tu as chanté ?

MARIE-BLANCHE. — Oui...

PIERRE. — Je vais te le dire ce que c'est : une vieille chanson du Moyen-Age.

MARIE-BLANCHE. — Ah !

ROSINE. — Tu ne savais pas ?

MARIE-BLANCHE. — Non...

ROSINE. — Tu ne l'avais jamais chantée ?

MARIE-BLANCHE. — Non...

PIERRE. — Tu l'avais bien entendue ?

MARIE-BLANCHE. — Non...

PIERRE. — Pourtant, réfléchis : quand tu étais toute petite ?

MARIE-BLANCHE. — Non.

ODILE. — A la radio, p't-être ?

MARIE-BLANCHE. — Non.

SIMON. — Faut bien que ça soye quéque part.

MARIE-BLANCHE. — Je sais pas...

PIERRE. — C'est encore plus fort que je ne pensais. Tu m'avais déjà sérieusement remué en te mettant à chanter cela tout à coup au milieu du bal...

SIMON. — Moi aussi, tiens !... Et tout le monde ! La preuve ! que tout le monde s'est arrêté et t'a regardée avec de ces yeux !

ODILE. — Comme si quasiment on ne t'avait jamais entendue...

ROSINE, *à Pierre.* — Moi, je n'ai pas reconnu sa voix tout de suite...

PIERRE. — Je me demande maintenant comment tu as fait...

MARIE-BLANCHE, *après un temps.* — ... Comme ça...

SIMON. — Comme ça ! Comme ça ! C'est-i une réponse !

ODILE. — C'est bien une idée qui t'a prise...

MARIE-BLANCHE. — Oui, Odile, tout à coup, en dansant, en tournant ! Je m'ai arrêtée, et puis j'ai chanté. Voilà !

SIMON. — Voilà !... Comme vous voyez, c'est tout simple !

ODILE. — Et si tu la rechantais pour nous.

Marie-Blanche la regarde et fait un geste d'impuissance.

SIMON. — Elle t'a dit qu'elle sait plus.

ROSINE. — Vraiment tu ne sais plus ?

MARIE-BLANCHE. — Non...

PIERRE. — Fais un effort, voyons !

Nouveau geste d'impuissance de Marie-Blanche.

ODILE. — Par exemple !

ROSINE. — Je vais te donner le début. Je ne l'ai pas oublié.

« Dieu soit en cheste maison
Et biens et goie à fuison... »

Marie-Blanche la regarde sans comprendre.

SIMON. — En v'là un jargon !

ROSINE. — Ça ne te dit rien ?

MARIE-BLANCHE. — Non...

PIERRE. — C'est du vieux français, Simon.

SIMON. — Pour vîeux, c'est vieux ! Où qu'elle a pu trouver ça...

ROSINE. — Tu ne te rappelles absolument pas ?

MARIE-BLANCHE, *après un effort douloureux.* — ... Non, madame Rosine...

Les quatre autres se regardent.

SIMON. — Sûr, ta mère qui te l'a chantée.

PIERRE. — Si c'est ça, Simon, c'est déjà bien extraordinaire qu'elle ait pu dire les cinq couplets sans hésitation et que maintenant elle ne se rappelle plus...

ROSINE. — Est-ce que c'est ça ?

Pierre la regarde.

LE MAIRE, *entrant.* — Eh bien, pourquoi que vous quittez comme ça la fête ? Qu'on réclame encore Marie-Blanche, et sa chanson.

SIMON. — Elle la sait plus !

LE MAIRE. — Elle la sait plus ?...

ODILE. — C'est comme ça !

LE MAIRE, *riant.* — En v'là une blague ! Que tout le monde est si content ! Qu'ils disent tous que c'est si chic à vous, madame Mathieu, de lui avoir appris ça en surprise.

ROSINE. — Moi ? Ce n'est pas moi !

LE MAIRE. — Et qui c'est donc ?

ODILE. — C'est elle toute seule.

LE MAIRE. — Elle toute seule ?

SIMON. — Tiens ! oui...

LE MAIRE. — Eh ! je te savais point si savante, Marie-Blanche. Où que tu l'as dénichée, cette chanson ?

SIMON. — On te dit qu'elle sait plus.

LE MAIRE. — Attends ! attends ! Qui c'est-i qu'on achète ici ?...

PIERRE. — Personne, monsieur le Maire, je vous le promets... Marie-Blanche s'est mise à chanter. Et maintenant, elle ne sait plus du tout ce qu'elle a chanté.

ODILE. — Ce qu'on vous a dit !

SIMON. — Va comprendre !

LE MAIRE. — Mince !

PIERRE. — C'est comme ça, monsieur le Maire. Nous pensons — simple supposition — qu'autrefois, quand elle était toute petite, sa mère ou quelqu'un d'autre... Et alors, tout à l'heure, dans l'ivresse de la danse... Ça se voit...

LE MAIRE. — Ça se voit ?

PIERRE. — Oh ! je vous donne cette explication, vous savez, pour ce qu'elle vaut...

LE MAIRE. — Eh bien, si elle retournait danser...

PIERRE. — Si elle retournait danser ?

LE MAIRE. — Peut-être bien qu'avec la danse la chanson aussi reviendrait ?...

PIERRE, *incertain.* — Peut-être ?

ROSINE. — En tout cas, c'est une idée.

ODILE, *à Marie-Blanche.* — Essaie toujours.

MARIE-BLANCHE, *les regardant tous.* — Vous croyez ?

SIMON. — Qué qu'ça coûte ?

PIERRE. — Après tout... c'est une expérience... Si ça réussit...

ROSINE. — On verra bien.

ODILE, *à Marie-Blanche.* — Alors, t'y vas...

MARIE-BLANCHE, *après une hésitation, brusquement.* — J'y vas !

LE MAIRE. — A la bonne heure ! Cours vite, on te réclame... *(Comme elle sort :)* Et chante bien.

MARIE-BLANCHE, *déjà dehors, toute excitée.* — Je vas tâcher.

LE MAIRE, *aux autres, les arrêtant d'un regard dans leur mouvement vers la porte.* — Dites donc, avant d'y aller, quoi que vous en pensez ? *(On entend des clameurs au dehors. On distingue le nom de Marie-Blanche.)* Vous entendez ça ?

PIERRE, *qui cherche à cacher son trouble en raisonnant.* — Je pense, monsieur le Maire, que nous sommes devant un phénomène explicable... mais la véritable cause m'échappe.

LE MAIRE. — Alors ça nous fait une belle jambe !

PIERRE. — Il y a tout de même deux ou trois explications possibles.

ROSINE. — Mais tu as dit toi-même que, de toute façon, cela reste assez extraordinaire.

PIERRE. — En effet, mais connaître la vraie explication, ce serait déjà beaucoup.

LE MAIRE. — Eh ! tiens, oui !

ODILE. — C't'un miracle, cherchez pas, c'est tout simple, c't'un miracle.

PIERRE. — Même un miracle, madame Odile, il faut une cause, une origine.

LE MAIRE. — Eh oui, tiens !

SIMON. — L'avez dit vous-même, m'sieur Pierre, pas plus tard que c'tantôt.

PIERRE. — Moi ?

SIMON. — Eh, oui, donc, quand vous avez dit... quand vous avez parlé de l'aut' mascotte.

PIERRE. — Eh bien ?

ROSINE. — L'autre mascotte ?

SIMON. — Parbleu, oui, celle de l'autre église, celle de l'autre m'sieur Mathieu, tiens !

PIERRE, *un peu nerveux.* — Quel rapport ?

ODILE, *brusquement.* — Tiens ! oui donc, c'est elle qu'a chanté : le v'là, vot' miracle.

ROSINE, *nerveuse également.* — Madame Odile...

PIERRE. — Il ne faut pas se hâter...

LE MAIRE. — Quoi que c'est, c't' aut' mascotte ?

SIMON. — Celle de l'autre église, on t'a dit, une autre Marie-Blanche, si tu veux, et toute pareille, avec un autre m'sieur Mathieu, et puis d'autres ouvriers, mais c'était, tout comme tu dirais, du pareil au même, sauf le temps et puis la langue... Tiens donc qu'elle a chanté dans sa langue à l'autre ! C'est pas une preuve, ça ?

ODILE. — Voyez bien !

ROSINE. — Allons ! allons ! il ne faudrait pas divaguer...

PIERRE. — Alors... ça vous paraît tout simple ?

SIMON. — Ben oui, ça nous paraît tout simple, nous autres.

PIERRE. — Pourtant...

ODILE. — On ne s'en va pas chercher des histoires compliquées.

ROSINE. — Comme nous ?

LE MAIRE. — V' n'avez pas l'habitude du pays...

PIERRE, *se prenant la tête à deux mains.* — Vous n'empêcherez pas...

ODILE. — V' direz point qu'elle a pas chanté. Et que c'était du vieux français : v'l'avez dit vous-même...

PIERRE. — Je l'ai dit moi-même... Rosine ?

ROSINE. — Quoi ?

PIERRE. — Est-ce que nous avons bien entendu ? Est-ce qu'elle a bien chanté ? Est-ce que nous ne rêvons pas ?

ROSINE. — Je ne sais pas, moi... Je ne sais plus...

PIERRE, *angoissé.* — Mais alors ?

ROSINE. — Quoi ?

PIERRE, *se débattant.* — ... Ah ! rien...

ODILE. — Pourquoi que vous croyez que Notre Seigneur est dans son église ? Et pourquoi que vous croyez point qu'il a fait chanter Marie-Blanche ?

PIERRE. — Ah ! ce n'est pas pareil, ce n'est pas pareil ! Il y a la religion. Et puis il y a la superstition. Ce n'est pas pareil du tout, du tout.

ROSINE. — Pierre a raison.

LE MAIRE. — De la superstition ? Où que vous voyez ça ? Ce qu'on a vu, ce qu'on a entendu...

ODILE. — Marie-Blanche n'a pas chanté peut-être ?

PIERRE. — Bien sûr, elle a chanté.

LE MAIRE. — Eh bien, alors ?

SIMON. — Ces Parisiens — vous pardonnerez, m'sieur Pierre — ça ne veut croire à rien. Et quand c'est vous-même, en plus, qui nous l'avez dit...

PIERRE. — Ah ! je vous ai dit...

ODILE. — Et comment donc qu'elle l'aurait sue, cette chanson, Marie-Blanche, si c'est pas l'autre...

PIERRE. — Quand elle était petite ?

ROSINE. — On vous l'a dit : une chanson chantée par sa mère, sans doute...

SIMON, *haussant les épaules.* — Sans doute... et vous trouvez ça plus simple ?

PIERRE. — En tout cas, je me refuse...

LE MAIRE. — ... A voir clair en plein midi...

ODILE. — Tiens ! v'là m' sieur le Curé, et qu'il arrive bien...

Entre le curé.

LE CURÉ. — Et bien, les amis, eh bien ? Qu'est-ce qu'elle a fait de sa voix, votre Marie-Blanche ?

LE MAIRE. — Sa voix ?

LE CURÉ. — Eh oui, qu'elle sait plus chanter tout à coup. Ils lui ont redemandé la chanson, et v'là qu'elle est restée muette et toute penaude, comme si elle l'avait perdue.

PIERRE. — Voyons ! c'est la voix ou la chanson qu'elle a perdue ?

LE CURÉ. — La chanson, pardi ! Oh ! la voix, elle la retrouvera. Même elle l'a retrouvée pour crier qu'elle savait plus, et puis pour se mettre à pleurer.

SIMON. — Tiens ! Je l'aurais dit...

ODILE. — Qué que t'aurais dit ?

SIMON. — Ça se fait pas deux fois, ces trucs-là !

LE CURÉ. — Tout de même, elle a la mémoire courte, cette enfant. C'était bien la peine de vous donner la peine de lui apprendre cette chanson et qu'elle l'oublie tout de suite.

LE MAIRE. — Mais vous y êtes point, monsieur le Curé. Personne lui a appris, on vous a point dit.

LE CURÉ. — Personne ? Elle l'a quand même point inventée.

SIMON. — Eh ! justement si, qu'elle l'a inventée, m'sieur le Curé.

LE CURÉ. — Hein ?

ODILE. — Ou, si vous voulez, ça lui est venu comme ça.

LE CURÉ. — Comme ça ?

PIERRE. — Oui, monsieur le Curé, nous en discutions comme vous arriviez, Marie-Blanche ne connaissait pas cette chanson.

LE CURÉ. — Ah !... En v'là une affaire !

ODILE. — Moi, je dis que c'est un miracle !

ROSINE. — Nous supposons que, quand elle était petite, sa mère ou quelqu'un d'autre, peut-être, l'aura chantée et que ça lui est revenu...

LE CURÉ. — Heu !... Ça se voit...

ODILE. — Ça se voit, que vous dites ? Alors vous le croyez pas que c'est un miracle, vous, un curé...

LE CURÉ. — Un miracle ! Attention, Odile, avant de dire ça...

SIMON. — Faut demander l'avis du pape peut-être ?

LE CURÉ. — Justement, Simon, justement !

LE MAIRE. — Le curé a raison : ça se fait pas comme ça, tiens !

ODILE. — Eh bien, il peut toujours la faire venir, le pape, et la lui demander, sa chanson. Il verra si elle la chante. Alors, c'est pas un miracle, ça, qu'elle l'a chantée une fois, et puis qu'elle la sait plus.

LE CURÉ. — Ça se voit aussi...

ODILE. — On se demande alors quand c'est qu'on en ferait des miracles.

LE CURÉ. — Il faut se méfier des faux miracles, Odile. L'Eglise est prudente : elle sait bien que ce qui ne se comprend pas ne vient pas toujours de Dieu...

SIMON. — Moi, quand elle a chanté une fois, j'aurais bien dit comme vous... Mais qu'elle la sait plus maintenant, ça me retourne. Ça vous retourne pas, vous, monsieur le Curé ?

LE CURÉ. — J'en ai vu d'autres, Simon.

SIMON. — Pas des pareilles !

LE CURÉ. — Des pareilles peut-être pas, mais presque... *(Il réfléchit.)* Pas des pareilles, c'est vrai... Ah ! si c'était un miracle...

LE MAIRE. — C'est ça qu'en ferait venir du monde dans l'île, monsieur le Curé.

ODILE. — Vous parlez, tiens !

LE CURÉ. — Peut-être... Mais c'est point à moi à dire ça...

SIMON. — Faudra bien tout de même dire que vous avez constaté...

LE CURÉ. — Constaté ?...

ODILE. — Que c'est point Marie-Blanche qui a chanté, mais l'autre !

LE CURÉ. — L'autre ? Quelle autre ?

LE MAIRE. — Celle qui a fait construire l'autre église.

LE CURÉ. — Qu'est-ce que... Je comprends point...

ODILE. — Sûr ! La chanson, c'était dans la langue de ce temps-là, vous avez bien entendu ! La preuve, hein ! que c'était point elle qui chantait...

LE CURÉ. — Oh !

Il demeure rêveur.

PIERRE. — Justement, monsieur le Curé, c'est de cela que nous discutions. Nous pensions bien, ma femme et moi, que c'était une chanson entendue dans sa première enfance...

LE CURÉ, *vivement.* — Ah ! vous n'y croyez pas, vous ?

PIERRE. — Au miracle, non !

ROSINE, *troublée.* — C'est-à-dire...

Elle n'achève pas.

PIERRE, *surpris.* — Rosine ? Quoi ?

ROSINE. — Eh bien, tout de même, qu'elle n'ait pas pu la rechanter, ça me trouble un peu...

PIERRE. — Mais non, voyons, ça corrobore, ça corrobore...

ROSINE. — En quoi ?

PIERRE. — Que ça ne se soit produit qu'une fois, c'est bien la preuve de ce que je dis.

ROSINE. — Ça pourrait être aussi bien la preuve de ce qu'ils disent.

SIMON. — Dans ces choses-là, on peut dire ce qu'on veut, tiens !

ROSINE. — Simon a raison.

ODILE. — Allons-y voir, ça vaudra mieux que de discuter pour rien.

LE MAIRE. — C'est une idée, tiens !

LE CURÉ. — Peut-être qu'à force elle aura fini par retrouver. Ils étaient tous autour d'elle à lui souffler les mots qu'ils se rappelaient.

SIMON. — Tiens ! Tiens ! c'est capable de revenir...

PIERRE. — Souhaitons que ça revienne...

Il a dit cela d'une voix étrange qui a fait se retourner Rosine.

ROSINE, *aux autres pendant qu'ils sortent.* — Nous vous suivons... *(Puis, quand elle est seule avec lui, elle s'approche de Pierre.)* Pourquoi « souhaiter » ?

PIERRE, *après un temps.* — Parce qu'il ne faut pas que ce soit un miracle.

ROSINE. — Ah !...

PIERRE. — Parce que si c'est un miracle, nous pouvons tout craindre, parce que tout peut se produire.

ROSINE. — Quoi ?

PIERRE. — Tout ce qu'elle a raconté, tout ce qui s'est produit avec l'autre...

ROSINE. — ... Et parce que tu verrais clair dans ton cœur...

PIERRE, *après un temps.* — ... Quoi ?

ROSINE. — Messire Mathieu... était amoureux de l'autre, tu n'en doutes pas...

PIERRE. — Que dis-tu ?

ROSINE. — Je dis ce que je pense... et ce que tu sais...

Un temps.

PIERRE. — Aide-moi, Rosine...

ROSINE. — Je ne puis agir sur ce qui me dépasse.

PIERRE. — Pourtant...

ROSINE. — Est-ce ma faute... est-ce la tienne si tout recommence, si les mêmes forces reparaissent, avec leur bien et avec leur mal ?

PIERRE, *après un temps.* — Comme tu es calme...

ROSINE. — Parce qu'après tout je sais que l'avenir est à moi.

PIERRE. — ... C'est inhumain ce que tu dis...

ROSINE. — C'est humain...

PIERRE. — Rosine, partons d'ici, j'étouffe.

ROSINE. — Tu as peur ?

PIERRE. — Oui.

ROSINE. — Tu n'as pas le droit.

PIERRE. — Partons d'ici, je te dis.

ROSINE. — Tu as une tâche à finir.

PIERRE. — Dans quelles conditions !

ROSINE. — Oh ! Avec une enfant qui t'aime... et que tu...

PIERRE, *vivement.* — Non !

ROSINE. — Mais si !

PIERRE. — Je te...

ROSINE. — Ne jure pas ! *(Il baisse la tête, et tout à coup, tombe assis, la tête dans ses mains, en frissonnant... Elle s'approche, lui touche le front.)* Mais tu as la fièvre ?

PIERRE, *la tête cachée.* — Oui...

ROSINE, *après un temps.* — ... Que faire ?

PIERRE, *relevant la tête.* — C'est toi qui as la tâche la plus difficile.

ROSINE. — Mais non... Tais-toi... *(Elle remonte vers la fenêtre qu'elle ouvre : on entend des clameurs assez lointaines.)* Que se passe-t-il ? *(Ils tendent l'oreille un moment sans parler. Puis elle fait un effort et elle parle de la fenêtre.)* L'important, vois-tu, c'est de terminer ce que es venu faire ici... et puis nous fuirons... *(Un temps.)* Pour le moment, tu es tenu.

PIERRE, *soupirant.* — Ah !

ROSINE, *songeuse.* — ... Que tout se termine bien, c'est tout ce que je demande.

PIERRE. — Que veux-tu dire ?

ROSINE. — Rien...

Un silence. On entend toujours les clameurs au loin.

PIERRE, *sans conviction.* — ... Retournons là-bas...

ROSINE, *en écho.* — ... Retournons là-bas...

Mais ils ne bougent ni l'un ni l'autre.

PIERRE. — C'est curieux, ce que ces gens sont plus courageux que nous devant ce qu'ils ne comprennent pas.

ROSINE. — On te l'a dit : ils ont l'habitude...

Nouveau silence, et soudain Pierre dresse l'oreille.

PIERRE. — Tu n'entends pas ?

ROSINE, *après un temps.* — ... Rien de plus...

PIERRE. — Je croyais...

Silence.

ROSINE, *brusquement.* — Pardonne-moi !

PIERRE. — Quoi donc ?

ROSINE. — Ne va pas t'imaginer que je suis jalouse !

PIERRE. — Ah ! quand bien même...

ROSINE. — Là n'est pas la question.

Silence.

PIERRE, *se levant brusquement.* — Allons voir ! Je n'y tiens plus.

ROSINE. — Ce n'est pas la peine...

En effet, les rumeurs se rapprochent. On entend des bruits de voix de plus en plus distincts. Puis la porte s'ouvre et Simon apparaît portant Marie-Blanche dans ses bras.

PIERRE, *dans un cri de désespoir.* — Marie-Blanche !

ROSINE, *douloureusement, dans un cri étouffé.* — Pierre...

SIMON. — C'est rien, évanouie qu'elle est...

Derrière lui sont entrés Odile, puis le Maire.

ODILE. — Porte-la sur son lit...

Elle traverse la pièce et va ouvrir l'autre porte.

LE MAIRE, *s'odressant à des gens qu'on entend au dehors.* — Entrez point. Ça fait d'jà trop de monde. On vous dira...

Simon, portant Marie-Blanche, a traversé la pièce et est sorti par l'autre côté. Odile les suit, le Maire également.

LE CURÉ, *passant à son tour, tout essoufflé.* — C'est trop lourd, comprenez, pour une petite comme ça...

Il disparaît, laissant la porte ouverte... Pierre et Rosine demeurent muets, se regardant.

RIDEAU

ACTE V

Quelques mois après. Un jour d'hiver. Marie-Blanche est seule. Assise près de la fenêtre, elle a du linge à repriser sur les genoux, mais elle ne travaille pas : elle regarde au dehors et rêve. Pierre entre : elle ne l'entend pas tout de suite.

PIERRE, *après l'avoir regardée un moment.* — Eh bien ?... *(Elle sursaute et se retourne.)* A quoi rêves-tu ?

MARIE-BLANCHE. — C'est fini.

PIERRE. — Il fallait bien que ça finisse un jour.

MARIE-BLANCHE. — Oui.

PIERRE. — C'est une grande chose ! Finie, songe un peu ! Ouverte au culte depuis ce matin ! Au début, on n'y croyait pas. Et voilà !

MARIE-BLANCHE. — Voilà !

PIERRE. — Tu n'es pas heureuse ?

MARIE-BLANCHE. — ... Oui...

PIERRE, *bon enfant.* — Et sans ombre, et sans regret, puisque nous restons un an encore au moins, Rosine et moi, avec les enfants... pour d'autres travaux...

MARIE-BLANCHE. — Oui, vous, vous allez continuer à travailler.

PIERRE, *après un temps.* — ... Voyons !... Ne sais-tu pas... que c'est un peu pour toi... beaucoup pour toi... que j'ai accepté ?... Car ce n'est pas très intéressant. Ce n'est plus tout à fait mon métier. Et je risque d'indisposer les Monuments historiques... Mais je me suis attaché à cette île... à ton île... Tu continueras à m'aider.

MARIE-BLANCHE, *qui l'a écouté avec résignation.* — Non...

PIERRE. — Pourquoi ?

MARIE-BLANCHE. — C'est point pareil.

PIERRE. — Ce sera plus facile.

MARIE-BLANCHE. — Pour vous... Moi, je sais point construire des mairies et des marchés...

PIERRE, *après un temps.* — ... Ecoute, petite, je comprends ta tristesse... Quand on a travaillé longtemps à une grande tâche... Mais la joie d'être arrivé au but, tu ne la sens pas ?

MARIE-BLANCHE. — Oui...

PIERRE. — Ce n'est pas une fin, c'est un commencement.

MARIE-BLANCHE. — Pas pour moi...

PIERRE. — Une fois déjà, quand les ouvriers ont placé le drapeau sur la plus haute poutre, nous avons dit : « C'est fini ! » Et ce n'était pas fini ! Nous avons travaillé encore quatre mois.

MARIE-BLANCHE. — C'était pas fini. Maintenant, c'est fini. Pas une ardoise qui manque...

PIERRE. — Et tu ne sens pas combien c'est magnifique, inespéré ?

MARIE-BLANCHE, *presque douloureusement.* — Oh ! si, monsieur Pierre.

PIERRE, *après un temps.* — ... Ah ! oui ! Un vide dans les cœurs, voilà ce que laissent les grandes tâches terminées ! Je comprends, va ! Mais c'est bien pour cela qu'il faut entreprendre autre chose immédiatement !

MARIE-BLANCHE. — Je sais rien faire.

PIERRE. — Comment ! Et ce que tu as fait, ce que nous avons fait ?...

MARIE-BLANCHE. — Ça oui...

PIERRE, *montrant l'église au dehors.* — Regarde pourtant : quelle victoire ! Tu n'es pas heureuse ?

MARIE-BLANCHE, *amère.* — Oui...

PIERRE. — Oui.

MARIE-BLANCHE. — Non...

PIERRE. — Notre-Dame... « Notre-Dame d'enhaut », ils l'appellent maintenant. C'est toi qui as donné cela au pays.

MARIE-BLANCHE. — C'est vous, monsieur Pierre...

PIERRE. — Grâce à toi...

MARIE-BLANCHE, *indifférente.* — Oh !...

PIERRE. — Et voilà que tu ne l'aimes plus, ton église ?

MARIE-BLANCHE. — Non...

PIERRE. — Je t'assure qu'elle ne cessera jamais d'être à toi... A tous, bien sûr ! Mais à toi plus qu'aux autres.

MARIE-BLANCHE, *rêveuse, regardant au dehors.* — ... Même qu'on a mis un autre sacristain.

PIERRE. — Ah ! c'est ça ?

MARIE-BLANCHE. — ... Ça aussi...

PIERRE. — Il fallait bien nommer un sacristain....

MARIE-BLANCHE. — Je sais...

PIERRE. — Evidemment... je comprends... depuis si longtemps que c'était dans la famille...

MARIE-BLANCHE. — Tout le temps de l'église...

PIERRE. — Mais ce n'est pas ta faute si tu n'as pas de frère...

MARIE-BLANCHE. — Quand l'église change, faut changer le sacristain.

PIERRE. — Ce n'est pas forcé.

MARIE-BLANCHE. — Si...

PIERRE. — Et puis ce n'est pas la raison.

MARIE-BLANCHE. — Si...

PIERRE, *après un temps.* — ... Ecoute... J'y songe... Ce nouveau sacristain... Il est jeune, pas marié. Pourquoi...

MARIE-BLANCHE, *vivement.* — Oh !

PIERRE. — Pourquoi pas ?

MARIE-BLANCHE, *avec horreur.* — Non ! Non ! Non.

PIERRE. — Ne proteste pas... Ce serait beau, Marie-Blanche... Toi... Toi... sortie de la lignée des sacristains, que tu donnes naissance à la nouvelle lignée pour la nouvelle église...

MARIE-BLANCHE, *qui le regarde curieusement, puis hoche la tête.* — Non...

PIERRE. — Mais réfléchis... Quel espoir pour toi !

MARIE-BLANCHE. — C'est point pour moi.

PIERRE. — Qu'en sais-tu ?

MARIE-BLANCHE. — Je sais...

PIERRE. — Si c'était ton bonheur...

MARIE-BLANCHE. — Non...

PIERRE. — Petite têtue... *(Comme à lui-même :)* J'avais pourtant quelque mérite... à te dire cela...

MARIE-BLANCHE, *après un temps, sans le regarder.* — Pourquoi, monsieur Pierre ?

PIERRE, *tristement.* — ... Me vois-tu quittant ce pays sans savoir si ta vie... ta vie de femme... sera assurée...

MARIE-BLANCHE. — Pas avec lui ! Pas avec lui !

PIERRE. — Qu'as-tu contre lui ?

MARIE-BLANCHE. — Rien ! Pas avec lui !

PIERRE. — ... Avec qui donc ?

MARIE-BLANCHE. — Avec personne...

PIERRE. — ... Pourtant... qui pourrait mieux...

MARIE-BLANCHE, *presque pleurant.* — Non, non, parlez plus de ça, monsieur Pierre... *(Après un temps :)* Puis pour épouser un sacristain, faut l'aimer...

PIERRE, *en écho.* — Aimer...

Long silence. Elle regarde l'église. Il la regarde.

MARIE-BLANCHE, *d'une voix toute simple, mais qui semble venir de loin, et comme si Pierre n'était pas là.* — ... J'ai aimé pour construire... J'aimerai plus jamais autrement...

Pierre sursaute, et puis il baisse la tête, sans parler... Ils restent ainsi un long moment... Rosine entre.

ROSINE, *après les avoir regardés.* — Eh bien ?

PIERRE, *se retournant.* — Ah ! Rosine...

Marie-Blanche n'a pas bougé.

ROSINE, *à Pierre.* — Qu'est-ce qu'elle a ?... *(Pierre fait un geste vague. Rosine s'adresse à Marie-Blanche.)* Tu n'es donc pas contente aujourd'hui ?

MARIE-BLANCHE, *sans se retourner.* — Si...

Rosine regarde Pierre.

ROSINE. — ...Ça été une grande cérémonie, ce matin...

PIERRE. — ...Ah ! oui... Comme un vaisseau qu'on lançait... pour des siècles...

ROSINE, *regardant par la fenêtre.* — Le voilà parti... en plein ciel... L'évêque a coupé les amarres... Comprends-tu cela, Marie-Blanche ?

Marie-Blanche ne répond pas.

PIERRE, *après un temps.* — ...Elle ne fait pas de littérature...

Rosine la regarde en hochant la tête, puis regarde Pierre. Soudain Marie-Blanche se lève et va décrocher sa pèlerine.

ROSINE. — Où vas-tu ?

MARIE-BLANCHE, *frémissante.* — ...Monter à l'église... Voir !... Voir !

Elle sort. Pierre et Rosine se regardent...

ROSINE. — Elle a dit : « L'église n'a plus besoin de moi »... C'est elle maintenant qui a besoin de l'église...

PIERRE. — ...Elle a dit cela ?... A qui ?

ROSINE. — A moi...

PIERRE. — Ah !

ROSINE. — Cela t'étonne ?

PIERRE. — Je ne sais pas...

Il va à la fenêtre.

ROSINE. — Tu aurais voulu monter avec elle...

PIERRE. *revenant.* — Non.

ROSINE. — Ne te gêne pas...

PIERRE. — Rosine...

ROSINE. — Tu sais...

PIERRE. — Tais-toi...

Il retourne à la fenêtre.

ROSINE. — Tu m'inquiètes...

PIERRE, *après un moment, revient vers elle.* — ...Te rappelles-tu, le soir du bal, où Simon l'a ramenée évanouie, cette réflexion du vieux curé ! « C'est trop lourd pour une petite comme ça. »

ROSINE. — Eh bien ?

PIERRE. — Oui, c'est trop lourd, trop lourd pour elle...

ROSINE. — Mais c'est fini... sa tâche est finie...

PIERRE. — Justement... Une lourde tâche qui vous quitte, c'est brusquement mille fois plus lourd...

ROSINE. — Il faudra lui en trouver une autre.

PIERRE. — Il n'y en a pas... Il n'y en a plus...

ROSINE. — Eh bien, elle est belle et jeune : il faut la marier.

PIERRE. — Elle ne veut pas.

ROSINE, *après un temps.* — ...Et peut-être ne le souhaites-tu pas ?

PIERRE. — ...Ah ! Rosine... mais si, je le souhaite... Et de toute mon âme... C'est même la seule chose que je souhaite...

ROSINE. — ...Comme une délivrance...

PIERRE. — Quoi ? *(Après un temps :)* Peu importe ! Je ne me leurre ni sur mon cœur ni sur mes forces... Que j'aie été troublé par cette petite...

ROSINE. — Troublé ?

PIERRE. — Ah ! Bouleversé même, si tu veux... Qu'est-ce que ça fait ? Peut-être le fallait-il ? Crois-tu que sans elle je serais allé jusqu'au bout ? Crois-tu même que j'aurais commencé ?... Personne n'aurait commencé, tu le sais bien...

ROSINE. — C'est un peu humiliant.

PIERRE. — Pourquoi ? Il faut bien voir ce que nous sommes, et notre condition misérable... Livrés à nos seules forces, que valons-nous ?

ROSINE, *un peu amère.* — Oui... l'homme n'est pas un pur esprit...

PIERRE. — Ce n'est pas nouveau... Il lui faut bien prendre appui sur la réalité...

ROSINE. — Sur la chair...

PIERRE. — C'est le nom de la réalité... Il ne succombe pas pour cela... Il peut même y puiser des forces...

ROSINE. — C'est périlleux...

PIERRE. — C'est notre destin précisément...

ROSINE. — Et alors quand la réalité — la partie humaine de nous, si tu veux — a joué son rôle...

PIERRE. — Je ne sais pas... L'important est qu'elle l'ait joué...

ROSINE. — Même pour construire une église... tu avoueras que c'est paradoxal...

PIERRE. — Même... et ce n'est pas paradoxal... L'homme n'a d'autres outils que dans la matière, dans la chair, que dans les sens... et pour les plus hautes œuvres... Surtout pour elles...

ROSINE. — On rêverait pourtant...

PIERRE. — De quoi ? Un pur esprit ne créerait pas à la mesure de l'homme... Nous ne pouvons travailler que sur le plan où nous avons été formés... Le limon seul ne crée rien... mais la flamme seule non plus...

ROSINE, *songeuse.* — ... C'est curieux que tu me dises cela aujourd'hui... C'est comme un étrange écho...

PIERRE. — A quoi ?

ROSINE. — A ce que Marie-Blanche m'a écrit...

PIERRE. — Elle t'a écrit ?

ROSINE. — Oui...

PIERRE. — Quand ?

ROSINE. — Hier soir...

PIERRE. — Mais quoi ?

ROSINE. — Tu peux lire.

Elle tire de son corsage un papier qu'elle lui tend.

PIERRE, *troublé, après un court moment.* — Oh !... cette orthographe...

ROSINE. — Ne t'attendris pas sur l'orthographe... Lis !

PIERRE, *lisant.* — « Pardon, madame Rosine... Je vous ai fait du mal... Maintenant je vous en ferai plus... L'église est finie... »... Qu'est-ce que... qu'est-ce que ça veut dire ?

ROSINE. — Ce que tu m'as dit toi-même... Mais c'est plus simple...

PIERRE, *songeur.* — ... Pauvre enfant... Pour moi, évidemment... Cette émotion... Les années passeront... Il restera... Quoi ? Un souvenir lumineux... et attendri... Mais elle ?...

ROSINE. — Un ressort cassé.

PIERRE. — C'est exactement cela...

ROSINE. — C'est bien pourquoi il faudrait l'aiguiller sur autre chose, ou la marier.

PIERRE. — Je crois que c'est impossible.

ROSINE. — Alors ?

PIERRE. — Je ne sais pas...

ROSINE. — Au Moyen-Age, une fois terminée sa tâche surnaturelle, l'imagination populaire l'aurait fait enlever par un ange ou enfermer dans une pierre de l'église...

PIERRE, *agacé.* — Ah ! ne réveille pas ces vieux contes.

ROSINE. — Ces vieux contes traduisaient peut-être des vérités profondes.

PIERRE. — Nous ne sommes plus au Moyen-Age.

ROSINE. — Nous pouvons toujours le croire... Tu m'as dit un jour : « Cette petite, c'est l'âme échappée de l'église. »

PIERRE. — N'attache pas d'importance à ce que j'ai dit... J'avais le vertige.

ROSINE. — J'y attache au contraire beaucoup d'importance.

PIERRE. — C'est ainsi qu'on fait naître les légendes.

ROSINE, *rêveuse.* — ... A moins qu'on ouvre ainsi des échappées.

PIERRE. — Laisse ton imagination, Rosine.

ROSINE. — Laisse ta raison, Pierre. Tout cela nous dépasse... Nous avons vécu quelques mois hors du temps. Il s'agit de nous réacclimater... Tu vas continuer à travailler ici, mais à des tâches plus terrestres... Construire des maisons...

PIERRE. — Une mairie... un marché...

ROSINE. — Une mairie, un marché, oui. Et nous aurons tout le temps aussi de nous occuper de Marie-Blanche, de panser doucement la blessure laissée par ce grand vide... Je tâcherai de l'aider, si je peux... Je partage ta dette...

PIERRE. — Rosine...

ROSINE. — Dieu nous aidera encore à trouver...

PIERRE. — Espérons...

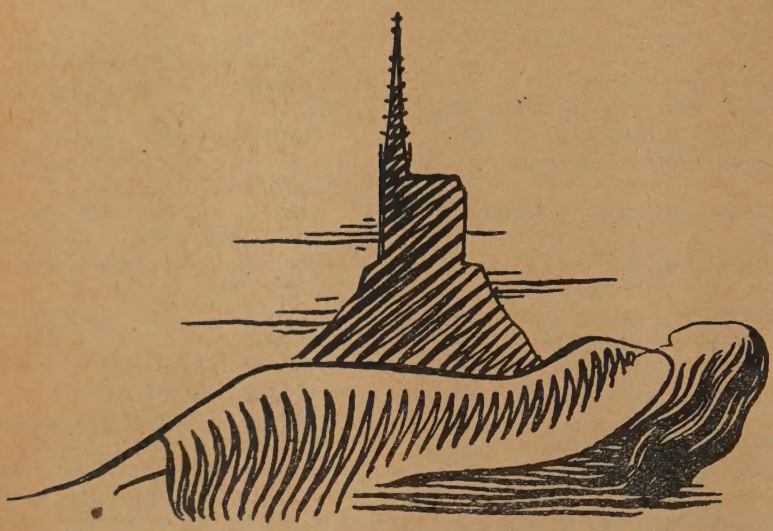
La porte s'ouvre et le vieux curé apparaît : il semble bouleversé et n'arrive pas à parler tout de suite...

LE CURÉ, *avec effort.* — Madame... monsieur... malheur... accident...

ROSINE, *dans un cri* — Marie-Blanche !

LE CURÉ. — ... Falaise... Perdu pied... La mer... Disparue...

RIDEAU



Marie-Blanche. Pierre.

Marie-Blanche.

6 MARIE-BLANCHE. — *Des choses... qu'on racontait chez moi...* (ACTE III.)

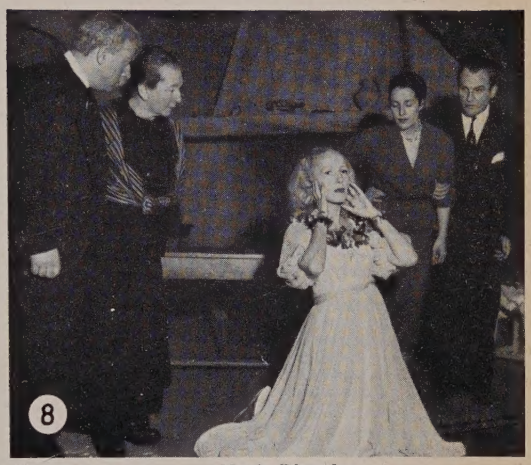
7 MARIE-BLANCHE. — *Je sais pas !*
ODILE. — *Elle sait pas ? Eh bien, celle-là elle est forte.* (ACTE IV.)

8 PIERRE. — *Sais-tu seulement ce que c'est, ce que tu as chanté ?* (ACTE IV.)

9 LE CURÉ. — *Il faut se méfier des faux miracles, Odile.* (ACTE IV.)

10 LE CURÉ. — *...Falaise... Perdu pied... La mer... Disparue...* (ACTE V.)

(Photographies Pierre Bizet - France-Illustration)



Simon. Marie-Blanche.
Odile. Rosine. Pierre.

Odile. Le Curé. Rosine.
Simon. Le Maire. Pierre.

Pierre. Le Curé. Rosine.

"NOTRE-DAME D'EN HAUT" DEVANT LA CRITIQUE

MAR 26 1952

NOTRE-DAME D'EN HAUT, la merveilleuse église en granit rose, construite sur un piton dans l'île de... (le nom que l'on voudra, sur la côte atlantique), a été détruite par les bombes durant la dernière guerre. Un architecte du service des Monuments historiques, Pierre Mathieu, vient de Paris pour la reconstruire.

Mais la population, curé compris, souhaite qu'on rebâtisse l'église, non pas sur son piton quasiment inaccessible, mais en bas, dans le village à proximité de la poste et de la mairie. Pierre Mathieu se rendrait aux vœux des habitants s'il ne rencontrait Marie-Blanche, une blonde orpheline, fille du dernier sacristain de l'église, dont les ascendants, depuis sept siècles, ont toujours, de père en fils, été sacristains de Notre-Dame d'En Haut.

Elle connaît l'histoire, entremêlée de légendes, de « son » église qui, au XIII[e] siècle, quand elle fut construite pour remplacer une église du IV[e] siècle, détruite par la foudre, avait un maître d'œuvre dont le nom était — déjà — Mathieu. Marie-Blanche démontre à Pierre Mathieu, avec une éloquence inspirée, que l'église ne peut, ne doit être reconstruite que sur son vieil emplacement. L'architecte, à son tour, convaincra édiles et habitants, et les travaux commencent. Marie-Blanche qui semble être l'âme même de Notre-Dame d'En Haut, par sa présence parmi eux, soutient, anime, exalte architecte et ouvriers. Grâce à elle, ils semblent avoir retrouvé la ferveur des bâtisseurs du moyen-âge.

On sait, par de vieux écrits, que lors de la reconstruction du XIII[e] siècle, une mascotte avait déjà régné sur le chantier. Le jour où l'église avait été consacrée au culte, elle avait disparu... Marie-Blanche, en qui l'animatrice du XIII[e] siècle paraît mystérieusement revivre (ne chante-t-elle pas, spontanément, une chanson en vieux français, dont elle n'avait jamais eu connaissance ?), ne saura plus que devenir quand l'église aura été achevée et que Pierre Mathieu (qu'elle aime et qui l'aime) s'apprêtera à rentrer à Paris avec son épouse... Et Marie-Blanche, tombant du haut du piton dans la mer, disparaîtra, comme la mascotte du XIII[e]... Telle est l'histoire poétique et triste que M. Jean-Jacques Bernard nous conte dans sa manière discrète, un peu grise, comme assourdie, où les mots, et surtout les silences, créent peu à peu une pénétrante atmosphère d'émotion contenue.

On a réentendu avec ravissement ce dialogue simple, naturel, coulant, qui, déjà avait fait le succès de *Martine* et du *Feu qui reprend mal*.

PAUL GORDEAUX,
dans *France-Soir*.

CETTE analyse ne saurait rendre, il va de soi, le climat de ce « *mystère moderne* » qu'est en réalité « *Notre-Dame d'En Haut* ». Si Jean-Jacques Bernard y a posé le problème de la foi, ce n'est jamais sous la forme d'une métaphysique plus ou moins « *bon-dieusarde* ». Tous ses personnages demeurent à l'échelle humaine. Ce ne sont ni des héros, ni des saints, ni surtout des penseurs, comme on en voit vivoter plutôt que vivre dans trop de pièces de ces dernières années, non plus des créatures elles aussi inhumaines de ce théâtre noir dont on peuple nos scènes avec une désespérante monotonie. Jean-Jacques Bernard, et ce n'est point son moindre mérite, a eu le beau courage d'aller contre le courant, de nous ouvrir des fenêtres sur l'air frais tout vivifié par l'espoir. « *Notre-Dame d'En Haut* » — la définition est de Louis Arbessier, et on ne saurait en trouver de meilleure — est vraiment « *une pièce claire dans un climat sain.* »

Son atmosphère, toute de poésie délicate et de fraîcheur tonifiante, la mise en scène d'Antoine Bourbon la sert avec un bonheur qui mérite une totale adhésion. Elle est aérée, aérienne, sans jamais s'immatérialiser, ni, surtout, s'évader, par un souci de gloriole personnelle, du dessein de l'auteur, car Bourbon a trop le respect des textes pour que puisse l'effleurer même la pensée de les trahir. Je ne pense pas que Jean-Jacques Bernard puisse, par la suite, trouver un metteur en scène plus fidèle.

JEAN GUINAND,
dans *Les Dernières Nouvelles d'Alsace*.

SINCÉRITÉ et sobriété se conjuguent dans le jeu de Louis Arbessier, Pierre Leproux, Cécile Dylma, Emile Dars sont parfaits en Bretons bretonnants, comme Jean d'Yd l'est en vieux curé et Denise Bosc en épouse sournoisement griffue. Pour la bonne bouche : Madeleine Ozeray... Transparente ainsi qu'aux plus beaux jours ; fine, flexible, intérieurement lisible. Ce n'est pas Marie-Blanche qui plonge à la fin : c'est l'éternelle Ondine qui retourne au Rhin !

GUY VERDOT,
dans *Franc-Tireur*.

Comité de Direction : Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S. QUILICI.

Fondateur : GEORGES OUDARD.

Imprimerie MOULLOT - MARSEILLE — Dépôt légal 1[er] trimestre 1952